FRE 1 22618 a
Case Fac 2.849

CONSIDÉRATIONS SUR LA NATURE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE,

Et sur les Causes qui en prolongent la durée.

Nam & illis parvum est, impunè malè feciſſe, niſi deinde faciundi licentia eripitur : & vobis æterna ſollicitudo remanebit, quum intelligetis aut ſerviendum eſſe aut per manus libertatem retinendam --- Nam fidei quidem, aut concordiæ quæ ſpes ? --- Quare moneo hortorque ne tantum ſcelus impunitum omittatis:

SALLUST. BELL. JUC. *Diſc. de memmius au Sénat*

PAR M. MALLET DU PAN.

A LONDRES.

THE NEWBERRY LIBRARY

AVANT-PROPOS.

« ON ne voit, disait VOLTAIRE, de son tems, » que de fades raisonneurs qui ont un peu des- » prit ». A ce fléau la révolution française a ajouté les déclamations sans esprit, & les diatribes polémiques qui se ressemblent toutes. On croit avoir corrigé L'UNIVERS lorsqu'on a répété dans une brochure, lue par quelques désœuvrés, les lieux communs que se renvoyent les partis respectifs.

Cet écueil écartait l'Auteur de l'ouvrage qu'on va lire, de l'arène où il perdit quatre années à semer sur le sable. Trop de gens se sont habituées à regarder tout Ecrivain comme un Comédien chargé d'amuser leurs passions. Imprimer sans but, raisonner sans fruit, présenter des faits qui sont oubliés le lendemain, voilà tout ce qu'on gagne à paraître sur la scène.

Lorsqu'on a atteint quarante ans, & qu'on n'est pas absolument dépourvu de jugement, on ne croit pas plus à l'empire de l'expérience qu'à celui de la raison : leur instructions sont perdues pour les Gouvernemens comme pour les peuples, & l'on est heureux de compter cent hommes sur une génération, à qui les vicissitudes humaines apprennent quelque chose.

De loin en loin, il s'élève quelques hommes d'état supérieurs aux événemens qu'ils savent pré-

voir, préparer & conduire (1) ; mais la routine ou la néceſſité gouvernent ordinairement le monde, & la vieille Europe renferme malheureuſement plus d'ouvriers que d'Architectes.

Dans les Révolutions on ſe trouve preſſé entre la fureur & l'ineptie ; pour éviter leur abordage, il faut après avoir payé ſa dette à la ſociété, cacher ſa vie, & ſur-tout n'avoir pas la prétention de ſe faire écouter.

En rédigeant ces CONSIDÉRATIONS, l'auteur n'aſpirait qu'à ſe rendre compte de ſes idées dans le ſecret de ſa conſcience : des ſollicitations reſpectables l'ont déterminé à les publier, c'eſt-à-dire, à les abandonner au vent. La certitude de leur parfaite inutilité était une raiſon puiſſante de n'en pas altérer le caractère, par des flatteries ou par des réticences qui ne ſont plus de ſaiſon.

Chaque Européen eſt aujourd'hui partie dans ce dernier combat de la civiliſation : nous avons corps & biens ſur le vaiſſeau entr'ouvert ; or, à la veille du naufrage on ne peut

Laiſſer la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.

Tout homme a le droit de montrer ſes inquiétudes ; la Révolution étant, pour ainſi dire, COSMOPOLITE, elle ceſſe d'appartenir au Français excluſivement.

(1) Notre ſiècle en a fournis trois, *Frédéric* le grand, le maquis de *Pombal* & *Francklin*.

La ſenſibilité fugitive avec laquelle on a en général conſidé par-tout cette chaîne de crimes & d'infâmes, qui euſſent fait mourir nos encêtres de douleur & d'indignation, eſt un motifs de plus de garder à ſoi ſes réflexions. Qu'avez-vous à dire à des hommes endormis ſur des lits de roſes, à côté de cent mille aſſaſſinats, & qui, les ruines de Perſépolis ou celle de Carthage ſous les yeux, n'ont jamais conçu une minute que les Empires étaient périſſables? Il faut écrire avec un fer rouge pour exciter maintenant quelque ſenſation.

Les maîtres de la France ont réſolu le problême de BAYLE : nous ſaurons déſormais ce qu'on doit attendre d'une République d'Athées; mais leur révolution TIMIDE (c'eſt ainſi qu'ils la nomment) n'a encore qu'effleuré ailleur le ſentiment public. Quant aux Français même, le jours de leur préſenter le miroir n'eſt pas venu; les paſſions terniſſent la glace : c'eſt à l'inſtant où les triſtes & ſalutaires leçons du malheur ont abattu toutes les illuſions, qu'on doit parler à des cœurs froiſſés, à des eſprits que l'extrême infortune a déſabuſés.

La mobilité des événemens preſcrit encore le ſilence à tout homme judicieux : il n'y a plus que les eſprits faux qui ayent raiſon, car l'hiſtoire du temps n'eſt qu'un tiſſu d'invraiſenblances. Quiconque, d'ailleurs, a perdu la France de vue, pendant ſix mois, n'en connaît plus la carte morale & po-

litique. Les premiers Français, expatriés, voyent toujours la Révolution à son aurore ; on applique des remèdes à des temps qui ont passé ; & peu de personnes se forment une idée complète des innombrables résultats qu'ont amené tant d'époques si variées.

Nous touchons à celle où la fermentation intestine a divisé les soupiraux du Volcan : leurs feux croisées seront absorbés par le gouffre principal, si les opérations extérieures ne déterminent leurs directions, en augmentant leur diamètre. La guerre peut entraîner toutes les opinions flottantes dans un courant commun, mais cette effet tient à la minute, & dans peu il ne sera peut-être plus temps de regarder sa montre.

Nous avons tâché de développer cette vérité : elle rencontrera beaucoup de contradicteurs & encore plus d'insoucians. Quand faux esprits aigres ou aigris à qui cet Ouvrage pourra déplaire, l'Auteur les mettra à leur aise, en les prévenant qu'ils peuvent le ranger dans telle classe d'hérétiques qu'il leur plira ; le nommer aristocrate ou démocrate, monarchien ou monarchiste, républicain ou schismatique, ces appellations ne le blesseront aucunement, il s'en console d'avance en se rappellant qu'il y a PLUS D'UNE DEMEURE DANS LE ROYAUME DES CIEUX.

Le 4 août 1793.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA NATURE

DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE,

Et sur les causes qui en prolongent la durée.

CAUSE nécessaire & non occasionnelle de la guerre, la révolution de France s'est perfectionnée par les efforts même de ses ennemis. Nous dirons *perfectionnée*, car, depuis quinze mois, ses dangers sont devenus pour elle des ressources, ses succès des autorités, & ses débiles freins les instrumens de ses invasions. La terreur a fortifié les moyens immenses d'opinion. Elle a tout abattu sous la hache de ses assassins; royauté, roi, constitution, loix, facultés quelconques de Gouvernement, droits naturels, droits des nations, sentimens, remords, devoirs; il ne lui reste à achever que le pillage des dernières propriétés dont elle veut bien tolérer encore que les possesseurs soient, pour un moment, les usufruitiers.

Et ces événemens s'opèrent en présence de l'Eu-

rope armée, & le génie des cabinets, cinq cents mille ſoldats valeureux, quatre-vingts vaiſſeaux de ligne, ſecourus par une guerre inteſtine, n'ont pas encore enlevé dix lieues de territoire à cette fédération de crimes, qui s'eſt intitulée : *République françaiſe !* Déjà la durée d'une ſemblable lutte commence à l'annoblir ; déjà le public cautériſé oublie les forfaits des Jacobins, & ne ſonge qu'à leur réſiſtance. Encore trois mois d'incertitudes, & une génération abâtardie par l'égoïſme paſſerait de la ſurpriſe à l'admiration.

Si la révolution fut cauſe de la guerre, ſi ſes progrès en ont été l'effet, aujourd'hui elles s'embraſſent corps à corps ; l'une doit terraſſer l'autre ; mais, il faut obſerver une différence entr'elles, c'eſt que la révolution peut abattre la guerre, tandis que la guerre proprement dite, ne ſaurait ſeule abattre la révolution.

Ce ſerait donc une mépriſe funeſte de conſidérer le différent actuel, comme une guerre ordinaire de Puiſſance à Puiſſance, de compter excluſivement ſur l'efficacité de la meilleure armée, d'oppoſer de vieilles règles à des conjonctures inouïes, de combattre, par des meſures de routine, des hommes qui ont paſſé tous les procédés connus, & de s'enfermer, pour y périr, dans un cercle de moyens dont une épreuve, dangereuſe à prolonger, a déjà manifeſté l'inſuffiſance.

Vainement on eſpérerait circonſcrire l'incendie ; il étoufferait bientôt ceux qui auraient eu l'imprudence de l'approcher. Quelque opinion qu'on adopte ſur le futur régime de la France, on ne perdra pas de vue que, s'il paraît indifférent aux étrangers qu'elle aboutiſſe à la Monarchie limitée, à la Monarchie abſolue ; pourvu que l'une ou l'autre lui redonne le repos, l'Europe ne peut ſupporter longtemps, ſans en être atteinte, un Gouvernement

révolutionnaire,

révolutionnaire, disposant de tous les crimes, & entrainant vingt-quatre millions d'hommes. La doctrine de la souveraineté du peuple, la délégation du pouvoir absolu à la multitude indigente & frénétique, la liberté placée dans le droit de n'en respecter aucun, les propriétaires asservis à des légistes saméliques, qui se chargent de *définir* la propriété ; les manœuvres de quelques scélérats, représentées comme une émanation de la volonté nationale, la révolte fesant la base du Gouvernement, & la loi une exception à l'ordre public ; tout ce circuit anarchique défendu par les armes, par la perversité & par l'égarement, exclut même la démocratie organisée ; mais il est aisé de prévoir que, de la surface qu'ils ont envahie, ces dogmes & ces exemples s'élanceront bientôt sur tous les peuples.

Les acteurs de cette catastrophe sont à la fois Généraux d'armées, Sectaires politiques & Chefs de meurtriers : leurs ressorts se composent de tous ceux que nécessite ce triple caractère ; ils font servir leurs opinions & leurs décrets au triomphe de leurs soldats, & leurs soldats à l'affermissement de leurs décrets & de leurs opinions. Toujours actifs, toujours entreprenans, jamais distraits de leurs entreprises, le génie du mal semble les aiguillonner, se servant tour-à tour des promesses & des menaces, des récompenses & des supplices ; calculant toujours juste sur la pusillanimité, livrant à la mort quiconque ose douter, conduisant les esprits avec cinquante mots, eux seuls ont montré de la conduite, un plan invariable, un système uniforme.

Malheureusement, l'Europe & la France ont paru plus épouvantées qu'indignées des énormités qui formèrent & qui soutiennent cette domination. La plupart de ceux qui passent aujourd'hui cinquante ou soixante ans, n'envisagent la révolution qu'au travers des anciennes habitudes : on flotte d'une

crainte exagérée à la fauſſe confiance ; la légéreté, l'égoïſme & la moleſſe ſubordonnent leurs inquiétudes paſſagères à l'eſpérance ; les jours s'écoulent comme les nuages, & tandis que leurs yeux fixés ſur les parallèles d'une place frontière, on attache, avec bonhomie, ſa deſtinée à ce point imperceptible de la carte, le gouffre s'étend, & l'obſervateur voit chanceler la dernière digue qui défend encore les débris de l'état civiliſé.

Ces craintes ceſſent de paraître chimériques, lorſqu'on examine leurs fondemens ; dans ce but, nous expoſerons quelques idées, réſultats d'une chaîne de faits notoires, touchant la nature eſſentielle de la révolution ; nous analyſerons enſuite les principales cauſes, intérieures & extérieures, qui la prolongent & l'aggravent. Enfin, cette reconnaiſſance de ſituation, nous conduira aux conſéquences qu'elle préſage, & aux meſures qu'elle ſollicite.

SECTION I.

Progrès ſucceſſifs, & génération de la Révolution républicaine.

LA réforme politique du Gouvernement français, n'a été que le prélude & le véhicule de la révolution ſociale qui menace de terminer le dix-huitième ſiècle. Plus d'une fois la vrai philoſophie en avait averti & menacé les Souverains : la philoſophie de Paris, inconnue, au peuple, accueillie chez les grands & chez les femmes du bel air, en conçut, en combina en a réaliſé l'exécution. Des hommes publics & des écrivains de génie, avaient ſuffiſamment éclairé l'opinion ſur les cauſes d'affaibliſſement, dans les reſſorts de la Monarchie, & ſur la

manière de la tempérer ou de la limiter. Mais ces modifications étaient incompatibles avec la perverſité générale, & avec l'orgueil féroce d'un collège de métaphyſitiens déclamateurs, décidés à ſacrifier la génération courante à l'eſſai de leurs maximes.

Ils les devaient au *Contrat ſocial* (1). L'inſurrection d'Amérique, ſoutenue & juſtifiée par un Gouvernement abſolu, les mit en fermentation. Il ſuffiſait alors de lire tous les paradoxes qui furent publiés en France, pour s'aſſurer que, ſi jamais le Royaume s'ébranlait ſur des queſtions de droit politique, l'opinion confondrait, ſans intervalle, la liberté avec la démocratie la plus déréglée. Ce délire

---

(1) Perſonne n'a mieux jugé cet Ouvrage que M. *Mounier*, dans ſes *Récherches ſur les cauſes qui ont empêché la France d'être libre*. *Rouſſeau* attribue la ſouveraineté illimitée au peuple, ſans définir le peuple; la légiſlation à la volonté générale, ſans définir la volonté générale; il attribue à cette volonté le droit de bouleverſer à chaque heure le corps politique, ſans indiquer ni formes, ni conditions, ni bornes dans l'expreſſion de ce prétendu vœu national. *Rouſſeau* eut l'imprudence de ne pas avertir du moins, que la folie, le crime & l'injuſtice ne pouvaient communiquer aux déciſions tumultuaires de la foule, le caractère d'une loi. *Ciceron*, meilleur philoſophe & politique plus ſenſé, lui aurait appris cette diſtinction. A l'exception de *Condorcet*, qui haiſſait dans *Rouſſeau* ſon reſpect pour la divinité & ſon averſion pour les Encyclopédiſtes, tous les révolutionnaires de France, à commencer par *Sieyes* & à finir par *Marat*, furent les diſciples de *Rouſſeau*. Le ſang innocent verſé depuis quatre ans rejallit ſur ſa mémoire, & je ne crains pas de dire à ſes enthouſiaſtes, s'il lui en reſte hors de la ſanglante enceinte de Paris, qu'il devrait être l'objet d'une flétriſſure ſolemnelle, ſi ſes intentions & ſes inconſéquences ne preſcrivaient des égards pour ſon génie. — Les Anglais, beaucoup plus avancés que le reſte de l'Europe dans le droit politique, ont toujours mépriſé le *Contrat ſocial*.

était au point, qu'on vit un miniſtre d'Etat, Mr. *Turgot*, dans une lettre imprimée au docteur *Price*, verſer la dériſion & le mépris ſur les baſes du Gouvernement anglais, ſur les limites à la puiſſance populaire, ſur les inſtitutions coercitives d'une anarchie légiſlative.

Les troubles de Hollande vinrent féconder les ſemences multipliées pendant la guerre d'Amérique; au moment même où on les préconiſait & où l'on délibérait d'armer pour les favoriſer, des opérations violentes dans l'intérieur allumèrent les eſprits : telle était leur trempe preſque univerſelle, que dans quelques cahiers des Aſſemblées de Bailliages où l'on conſacrait le reſpect de certaines prérogatives, inconciliables même avec une ſaine ariſtocratie, les principes conſervateurs de la Monarchie dans un grand Etat, étaient ouvertement offenſés.

Trois mois ne furent pas expirés, que l'Aſſemblée nationale déroula aux yeux des obſervateurs, le plan ſubſéquent de la révolution. Le premier qui, impunément, plaça au bout d'une pique la tête de ſon ſemblable, juſtifia d'avance les flots de ſang verſé du 10 Août au 10 Septembre 1792. La carrière des crimes s'ouvrit en même-temps que celles des erreurs : dans un mélange d'ambitieux inconſidérés, de terroriſtes emportés & conſpirateurs couvers, on découvrit bientôt un mépris d'inſtinct & de calcul pour toute moralité. Le ſuccès parut facile à des hommes qui ne comptaient plus avec la juſtice & l'humanité. La calomnie & la violence, le meurtre & le vol, furent proclamés comme des moyens licites de conquérir la liberté.

Ce projet ſurprenait la France un moment d'efféminatión, où des eſprits ſans vigueur, caractères déformés par l'épicureïſme, des mœurs qui n'étaient plus que de mauvaiſes modes, ouvraient le champ libre à la révolution. Pour la conſommer, il ſuffiſait

de déchaîner les vices féroces contre les vices lâches, & de mettre aux prises les passions amollies avec les passions brutales & énergiques de la multitude. --- L'autorité, à qui de fautes récentes avaient ravi la considération des honnêtes gens, ne pouvait se défendre contre la haine des méchans. La première impulsion donnée, & l'avantage, pris par une scélérateſſe hardie & systématique, la licence n'eut plus de frein, ni son empire de limites.

Ce n'était point là le but de la plus nombreuse partie des premiers révolutionnaires. Les principaux d'entr'eux aspiraient à déplacer & non à renverser les pouvoirs publics : mais gens d'esprit avec peu de lumières & encore moins d'expérience, discoureurs sans conduire, législateurs qui tuaient le principe des lois en détruisant l'ordre public, ils se crurent chefs de partis, parce qu'une opinion enthousiaste couronnait le déréglement de leur politique.

Dans leur ivresse ils ne retinrent à eux aucuns moyens de mesurer leurs coups, & de reprimer les mains qu'ils avaient armées : déchaîner la multitude & la corrompre, la créer une puissance & se flatter de la subordonner à la leur, tel fut le cercle de sottises dans lequel, au milieu de toutes sortes d'attentats sur les personnes & les propriétés, fabriqua constitution.

A l'instant où l'amour propre de ses architectes en célébrait l'immortalité, même avant qu'elle eut vu le jour, elle croulait par ses supports. Une faction ardente & d'abord cachée, glissa ses poisons & posa ses léviers à côté de ceux qui ébranlaient la Monarchie : préexistans aux Etats-généraux, ses Comités travaillaient en secret sur le plan du Satan de *Milton* :

Our labour must be to pervert thad end.
And of good still to find means of evil.

La République, le nivellement absolu des rangs

& des formes, la subversion de l'ordre social en Europe, furent les textes de leur code : dissimulés d'abord, ensuite audacieux, les horreurs de la presse & les complots clandestins, le fer & le feu formaient la combinaison systématique de leurs moyens d'exécution.

Bornés dans l'origine au rôle d'instrumens, ils fournirent au fondateurs de l'anarchie les crimes de 1789. Le Palais-Royal prêta ses conjurés, ses corrupteurs & ses assassins. Dans ce concert, les Républicains naissans arrangeaient les excès ; le conseil du Duc-d'Orléans les faisait exécuter ; les révolutionnaires Monarchistes, espérant d'en profiter seuls, les souffraient comme des gradins d'une constitution libre.

Au sein des premières fureurs, & des systêmes, s'éleva ce club des Jacobins qui devait marcher sur la tête des Rois, abattre devant lui les partis intermédiaires, & ensévelir tous les propriétaires sous la ruine de tous les Gouvernemens.

Cette épouvantable société, donna bientôt la loi à ses Créateurs. Obligés de la craindre & de la caresser, ils essayèrent vainement les artifices d'une abjecte popularité, pour l'assujettir à leur dépendance : elle leur échappa, & devint, malgré eux, le régulateur de la révolution. Quiconque s'en séparait pour lui disputer l'autorité, finissait, après des avantages éphémères, par retomber dans son orbite ou par en être écrasé.

Les Jacobins seuls formaient une faction, les autres partis n'étaient que des cabales, ou végétaient dans l'impuissance. Pendant que douze cents associations politiques, correspondantes à un centre commun, serraient leur nœud de jour en jour ; pendant que cette confédération, sans exemple, se consolidait par ses revers passagers autant que ses avantages, ses adversaires flottaient dans le vide, sans bouf-

ſole, ſans chefs, ſans vigueur, ſans principe d'harmonie.

Peu intimidés de cette cohue diſcordante, les Jacobins marchaient impétueuſement à leur but; le retour & la captivité à jamais déplorable de leurs Majeſtés, au mois de Juin 1791, leur fournit l'occaſion de le manifeſter.

Qu'on liſe leurs journaux, leurs diſcours, leurs pétitions, leurs placards républicains à cette époque; c'était la première édition des décrets que vomit leur Comité, les 10 & 11 Août 1792, par l'organe de *Vergniaud*, en préſence du roi dont ils venaient d'égorger les ſerviteurs, & dont ils donnèrent le Trône conſtitutionnel à une populace de brigands, en attendant qu'ils puſſent leur donner ſa tête.

La conjuration de *Briſſot*, de *Robeſpierre*, de *Pétion* & de *Condorcet*, dans l'été de 1791, céda aux timides bayonnettes du Général & du Maire de Paris. La République fut ajournée à la prochaine légiſlature; les ſots crurent, un moment, les Jacobins anéantis; la conſtitution reviſée & non corrigée procura quelques ſemaines de ſuſpenſion d'armes.

Par une ſuite de la médiocrité préſomptueuſe qui caractériſait les conſtitutionnels, ils s'étaient hâtés de pourſuivre à Varennes le Monarque, dont l'évaſion les eût ſauvés, ainſi que la liberté & le Royaume(1): dans le même eſprit, & en quittant le timon de la révolution, ils jettèrent ce malheureux Prince, nud & dépouillé, au milieu des poignards républicains, en le privant de toutes les prérogatives protectrices qui

(1) Trois ou quatre des chefs conſtitutionnel ne firent pas cette mépriſe, & regretaient ſincèrement l'arreſtation de S. M. L'équité oblige de dire, que ſans leurs efforts & ceux de M. *de Montmorin*, les Jacobins fuſſent parvenus, dès-lors, à emporter la déchéance & à mettre le Roi en jugement.

pouvaient les défendre, & défendre leurs nouvelles loix. A la mal-adreſſe d'avoir engendré une ligue régicide, ſans ſonger aux moyens de la contenir, ils joignirent celle d'inſtituer un corps politique ſans reſſorts de Gouvernement.

Dès l'ouverture de la ſeconde Aſſemblée, la Conſtitution fut attaquée; elle tombait en pièces à chaque ſéance; les procès-verbaux n'étaient que ſes regiſtres mortuaires; elle avait diſparu cinq mois avant d'être formellement détruite: les Jacobins ſe prêtaient à la Comédie des ſermens; ils criaient auſſi, en riant, *la Conſtitution ou la mort*; mais il fut clair, dès le mois de Décembre 1791, que cet échaffaudage incohérent ne pouvait pas même protéger ſes adhérens contre la puiſſance d'un Club.

Cette vérité de fait juge ſeule la conſtitution. Six mois ont ſuffi à cette expérience; n'étant autre choſe que l'anarchie mal conſtituée, ce bâtard informe devait mourir au berceau. Il fallait s'attendre à marcher de cataſtrophe en cataſtrophe, ſous des inſtitutions empruntées de quelques Républiques licentieuſes dans les jours de leur décadence, dont l'inſurrection forma la première maxime & la populace le premier ſoutien; où la ſouveraineté du peuple n'avait d'autre frein que ſa volonté & ſa violence définitive; où l'on ſoumettait la force publique à la force populaire; où à côté d'un Roi ſuperflu, avili & privé de tout moyen d'affectation, de crainte ou d'obéiſſance, on plaçait, ſans intermédiaires, ſept cents organes amovibles de ſoixante mille Aſſemblées populaires; où la démocratie délibérante était répandue dans le Corps repréſentatif, dans chaque ville, dans chaque ſection de ville, dans les Tribunaux, dans l'armée, dans les villages, dans les Clubs, dans les Sociétés fraternelles, & par-tout où quarante bandits voulaient tenir conventicule; où, enfin, une majorité de dix voix dans la légiſlature indiviſible, aſſurait à la faction

tion la plus effrénée tous les triomphes dont nous avons été témoins, depuis le décret sur les fauteuils, jusqu'à celui qui a réglé la mort du Roi, & la pompe funèbre de *Marat*.

Comment le Roi & la Monarchie eussent-ils été préservés ? Quelques membres intègres & éclairés de la législature, Leurs Majestés journellement instruites des complots préparés, & un petit nombre d'observateurs suivaient, avec effroi, l'ascendant progressif des anarchistes. De quel côté qu'on tournât ses regards, on ne trouvait que des craintes sans énergie, des idées sans volonté, des écueils pris pour des ressources, & des dissertations qui disputaient le terrain à d'infatigables agitateurs.

Ceux qui désiraient sauver le Gouvernement constitutionnel, opposaient ce fantôme à un système d'action persévérante, des loix à une faction au-dessus des loix, de la métaphysique à des entreprises, des moralités à des violences, des intrigues secrettes à des conspirations hardies, des autorités constituées à une ligne supérieure à toute autorité. On demandait la suppression des Jacobins, en empruntant leurs style, leurs maximes, leurs diatribes contre les Rois. --- On avouait leur doctrine, & l'on en rejettait l'application ; on fesait parade de popularité en déclamant contre les moyens populaires. Ainsi enchevêtrés dans une logomachie de principes & de conséquences, les *Feuillans* prêtaient le flanc de toutes parts ; battus par leurs propres armes, tous leurs appels à la lettre de la loi positive, furent renversés constamment par *l'esprit de la révolution*.

La réunion tant de fois proposée des propriétaires n'offrait pas plus d'espérance. Cette masse inerte & bornée de capitalistes, de banquiers, de rentiers insoucians ; le commerce, les fabriquans, les citadins possesseurs des biens-fonds, les trafiquans des domaines du clergé, n'avaient vu dans la révolution,

qu'une ſpéculation de fortune & de vanité. Ravis de l'abolition des titres, ils raiſonnaient comme cet imbécille qui, tombant du haut d'un clocher & ſe trouvant fort mollement en l'air, s'écriait : *Bon, pourvu que cela dure.* Très-peu poſſédaient l'étendue d'eſprit ſuffiſante pour appercevoir la choſe la plus manifeſte, ſavoir : qu'après avoir pendu des Gentilshommes, on égorgérait bientôt des bourgeois, qu'après l'ariſtocratie des rangs, on attaquerait celle des richeſſes, & que du pillage des parchemins on allait en venir à celui des coffres forts & des portes-feuilles.

Quand aux Royaliſtes contre-révolutionnaires, depuis long-temps ils ne comptaient plus. Leurs fautes opiniâtres aggravaient encore celles des Feuillans. Dès l'origine, la majorité des mécontens avaient placé ſon ſalut dans l'excès du mal. On s'était fait un plan commode d'expectative & de quiétude ; on ne participait à la ſcène que par des tentatives enfantines, qui, loin d'arrêter le mouvement général, en augmentait l'impétuoſité. Au ſortir de l'opéra, ou dans la chaiſe de poſte qui les tranſportait ſur le Rhin, des hommes inattentifs & paſſionnés ajournaient de mois en mois la fin de la tempête.

Il était bien abſurde de penſer qu'une vaſte monarchie de quatorze ſiècles, briſée en huit jours, ſe releverait d'elle-même par les progrès de l'anarchie, par l'inconſtance de la multitude, ou par quelques démonſtrations extérieures.

Ah ! les racines du mal n'étaient pas ſi près de la ſurface. Ceux qui les ont plantées connaiſſaient mieux le cœur humain & le caractère du ſiècle.

Cependant on s'endormait ſur des adages & des brochures. « *Le déſordre amène l'ordre*, diſaient de » profonds raiſonneurs ; l'anarchie récompenſera le » deſpotiſme. --- La démocratie meurt d'elle-même, » la nation eſt affectionnée à ſes Rois ».

Ces lieux communs, vrais, peut-être, dans leur

application à la durée d'un demi-siècle, absolument faux dans le sens qu'ils promettaient un terme court à la fièvre anarchique des Français, gouvernèrent les dissidens & la plupart des cabinets de l'Europe. Jamais erreur n'eut des suites plus funestes, & ne prouva plus d'inexpérience.

Le désordre est un effet qui devient cause toute puissante, lorsqu'il est manié par une force qu'aucune autre ne contrebalance : la nécessité oblige ses fauteurs de l'entretenir ; les violences préparent d'autres violences. Fait-on des loix, c'est pour assurer le succès des illégalités ; enfin, les mobiles qu'on soulève, détruisent par essence les moyens possibles d'ordre & de repression. Dailleurs, de toutes les formes de Gouvernement, la démocratie, chez un grand peuple, est celle qui électrise le plus fortement & généralise le plus vîte les passions. Elle développe cet amour de la domination qui forme le second instinct de l'homme ; rendez-lui aujourd'hui l'indépendance, demain il l'aimera comme moyen d'autorité, & une fois soustrait à la puissance des loix, son premier besoin sera de l'usurper.

Lorsque le fanatisme politique a atteint ce période, l'ordre public est coupé dans sa source ; car, délivré de l'autorité qui l'opprimait, le peuple eut été ramené par ses habitudes vers une autorité nouvelle; mais une fois embrâsé lui-même de l'amour du pouvoir, & en possession de l'exercer, il lui est impossible d'en supporter aucun. Pour affermir son empire sur ce penchant, la démagogie confond les droits de la multitude avec ceux de la liberté, persuade la foule qu'elle lui révèle des idées en exaltant ses sentimens, & substitue ses passions à son jugement, comme ses volontés à ses connaissances.

Combien donc étaient superficiels ces calculateurs impitoyables, consolés par un contresens, se félicitant de l'accroissement des désordres, & plaçant leur

eſpoir dans les attentats qui complétaient la révolution ! Quel ennemi de la Royauté que cet anonyme emporté, écrivant ſur le dos d'une brochure, *point d'accommodement* ; & démontrant à une majorité maîtreſſe de deux cent mille ſoldats, de cinquante places fortes, & de toutes les reſſources de l'Empire, que n'ayant à attendre aucune compoſition, ſon premier intérêt était de n'en accorder aucune.

La révolution doit à ces ſophiſmes de l'eſprit de parti, l'horrible caractère qu'elle a pris depuis un an ; elle le doit aux différentes cauſes que nous venons d'analyſer ; elle le doit à cette émigration ſyſtématique qui ſépara le Monarque de ſes défenſeurs, le rauyaume des royaliſtes, les propriétés des propriétaires, un parti de ſes partiſans, & qui, ſans le ſavoir, obéiſſante aux vues ſecrettes des républicains, retrancha tous les ſecours que la patience eût fécondés dans l'intérieur, ſans leur en ſubſtituer aucun.

Elle le doit, non-ſeulement à cette meſure que la gravité de l'anarchie devait réſerver aux femmes, aux vieillards, aux héritiers du trône, à des hommes trop en évidence, & menacés de la rage populaire, mais encore à ſon concours avec l'intervention des étrangers.

Elle le doit aux conſeils qui la ſubordonnèrent excluſivement aux déciſions incertaines de quelques cabinets irréſolus, à ce torrent de promeſſes & de menaces impuiſſantes, répandues par d'aveugles écrivains, & qui, en fourniſſant aux Jacobins des prétextes de crime, & des inſtrumens de domination, avaient uſé le reſſort de la crainte, lorſque l'armée alliée ſe préſenta ſur les frontières.

Elle le doit à l'éclat des diviſions qui partagèrent les royaliſtes : la Monarchie, le Monarque, les propriétés, trois cent mille familles, juſqu'aux eſpérances, tout allait périr ſous les coups d'une faction

atroce, & ſes victimes diſputaient ſur deux chambres & ſur trois, ſur l'antique monarchie & ſur les capitulaires de Charlemagne. Cent controverſes oiſeuſes ou inſolubles alimentaient journellement l'animoſité ; des inſenſés ſe battaient, ils ſe battent encore aujourd'hui avec les fers qui les meurtriſſent. Jamais on ne put obtenir d'eux la moindre politique : le beſoin de la haine ſemblant les tourmenter, ils ſe pourſuivaient juſques dans les bras de leurs aſſaſſins ; la mort ni les cachots ne déſarmaient leurs inimitiés ; chaque ſection du parti attaché au gouvernement monarchique, anathématiſaient toutes celles qui ne ſe rencontraient pas ſur la ligne géométrique d'opinions ; aulieu d'ajourner leurs débats, aulieu de s'affermir près du gouffre ſur leurs points de coïncidence, elles s'acharnèrent à défendre les queſtions qui les ſéparaient.

Enfin, cette guerre extérieure, ſi deſirée, vint achever la révolution qu'elle devait anéantir. Six mois plutôt, un cordon défenſif de ſoixante mille hommes eût ſuffi à la tempérer & à en faciliter l'amendement. Cette occaſion perdue, les armées des deux premières puiſſances militaires de l'Allemagne ne ſervirent que de témoins aux triomphes des Jacobins.

La prévoyance de leurs chefs avait préparé cet événement : aſſurés que vainement ils harcelaient tous les gouvernemens par des outrages & des émiſſaires de révolte, ils les appellèrent au combat. Leur comité que dirigeoit *Briſſot*, vit dans la guerre l'inſtrument de trois ſuccès, de l'abolition de la couronne, de la perte des conſtitutionnels après celle des ariſtocrates, & de l'incendie de l'Europe. Deux de ces projets furent accomplis, & le troiſième fut avancé.

Certes, des conſpirateurs ſi clairvoyans n'avaient beſoin que d'un auxiliaire, que du dédain qu'on leur prodiguait au-dehors. On les croyait conſternés par des dénombremens militaires, enflés dans les gazettes ;

ils ne ſongeaient à la guerre extérieure que pour en machiner, une plus terrible dans les murs de la capitale.

Répondant au manifeſte du Duc de *Brunſwick* par quinze mille aſſaſſinats, briſant le trône que ce Prince venait défendre, chargeant de chaînes cette famille auguſte dont les libérateurs eſpéraient, ſi tard, de ſecher les larmes, ils ſe ſaiſirent des reſſorts. Généraux, autorités, adminiſtrations, miniſtère, deniers publics, loix, bourreaux, feuilles périodiques, inſtrumens d'opinion, tout devint leur proie en un inſtant. Ils tournèrent contre leurs ennemis l'effroi dont on les ſuppoſait frappés, & leur confiance raffermit celle de leurs proſélytes.

Si la révolution du 10 Août changeait la face du royaume, elle ne changeait pas moins celle d'une campagne ouverte au moment où les baſes ſur leſquelles on l'avait établie, venaient de s'écrouler. Deux Puiſſances ſeulement oppoſaient leurs efforts à cette criſe, tandis qu'elle allait décider ſi les couronnes ſeraient changées en bonnets rouges : la deſtinée du genre humain tenait à quelques ſemaines de pluie ou de beau temps, & à la ſanté de quelques bataillons. Voilà où trois ans de fauſſes meſures, de déclamations préſomptueuſes & de ſécurité, avaient amené l'Europe. Bientôt la retraite inattendue & peut-être inévitable des alliés, la précipita au bord de ſa ruine : en ſix ſemaines le torrent porta les domaines de la révolution, des Alpes juſqu'au Rhin, & de l'Etat de Gènes aux bouches de l'Eſcaut. Tous les cercles antérieurs de l'Empire germanique, les Provinces-Unies, la Suiſſe, l'Italie penchaient ſur l'abyme. Si le Général *Dumouriez*, dont les plans ſemblaient dreſſés dans le cabinet de Tamerlan, & que des fanfarons s'amuſent aujourd'hui à nous dépeindre comme un Capitan de comédie, ſi ce conquérant formé de feu & de ſalpêtre eût dominé

le miniſtère, la Hollande était emportée au mois de Décembre, & l'Europe courbée devant les bourreaux du 2 Septembre.

Deux cents intrigans concuſſionnaires, qui s'appelaient à Paris le département de la guerre, un factieux imbécille qui les préſidait, les divagations pillardes de *Cuſtine*, enfin les contrariétés qui attendent un génie prompt & hardi dans tout gouvernement de Comités, firent l'étoile de la ſociété civile & la ſauvèrent d'un premier naufrage (1).

Mais la révolution métamorphoſée lui en préparait un nouveau; la ſuprématie des *Sans-culottes* s'affermiſſait ſur des lits de cadavres, & le *Pouvoir révolutionnaire* devenait le droit public d'une populace homicide envers les peuples de tous les pays. C'eſt à ce caractère qu'eſt reſté juſqu'à ce jour l'anarchie françaiſe, & c'eſt ſous ce point de vue qu'il importe de la définir.

SECTION II.

Véritable nature de la Révolution, depuis 1792, & de ſon but définitif.

» LORSQUE des barbares venus du Nord renverſèrent l'empire Romain dans l'occident, lorſque » d'autres barbares vomis par l'Aſie plantèrent l'oriflamme de Mahomet ſur les murs de Conſtantinople, » le moment était arrivé où la terre devait appartenir » au plus féroce. --- Dans le tableau de cette mémorable ſubverſion, on découvre l'image de celle

(1) Voyez les Mémoires de *Dumouriez*. C'eſt là qu'on peut apprendre l'hiſtoire de l'Europe, à la fin de l'année 1792, & pendant l'hiver dernier.

» dont l'Europe eſt menacée. Les Huns & les Hérules, » les Vendales & les Goths, ne viendront ni du » Nord ni de la Mer-Noire ; ils ſont au milieu de » nous. »

L'uſurpation de la France par des brigands ſans pain, & par leurs chefs ſans propriétés a été le commentaire de ces paroles, que j'imprimais il y a vingt mois, & qu'on regardait alors comme un rêve de la miſantropie.

Ce n'eſt plus de conſtitution, de liberté, de loix, d'ancien ou de nouveau régime, de nobleſſe ou de roture, de Monarchie ou de république qu'il s'agit maintenant. La révolution a dépaſſé tous ces remuemens qui rempliſſent l'hiſtoire vulgaire des nations.

Francklin répéta plus d'une fois à ſes élèves de Paris, que celui qui tranſporterait dans l'état politique les principes du chriſtianiſme primitif, changerait la face de la ſociété. Egalité abſolue des conditions, communauté des biens, République de pauvres & de frères, aſſociation ſans Gouvernement, enthouſiaſme pour les dogmes & ſoumiſſion à des chefs électifs, choiſis entre de Pairs ; voilà ſans doute à quoi le presbitérien de Philadelphie réduiſait la religion chrétienne ; mais confondre ſes divins préceptes avec les mœurs néceſſaires de ſes premiers ſectateurs ; mais, matérialiſer, pour ainſi dire, des inſtitutions toutes ſpirituelles, & transformer des vertus ſublimes en inſtrumens de carnage & de bouleverſement, cette induction était réſervée à l'école de l'Abbé *Sieyes* : le perfectionnement d'une ſemblable *rénovation ſociale* devait appartenir à des aſſaſſins philoſophes.

Quelques eſprits pénétrans conſidéraient depuis long-temps avec effroi, ces légions de miſérables, de journaliers, d'artiſans pauvres des jouiſſances d'autrui, dont l'Europe doit la multiplicité à des politiques de comptoirs & à des miniſtres académiciens.

L'inégalité toujours croiſſante des fortunes & les gaſpillages

gaſpillages d'un luxe immodéré, contraſtaient de plus en plus avec les haillons d'une miſère laborieuſe. Par des tables de proportion que le comité du commerce & des colonies a fait dreſſer en Angleterre, ſur les réſultats de pluſieurs années, il eſt prouvé que, dans cette Iſle dont l'ivreſſe commerciale & l'opulence tournent tous les cabinets depuis trente ans, la claſſe immenſe des gens vivant de leur travail, & leurs familles, s'appauvriſſent chaque jour, par la diſproportion des ſalaires avec les ſubſiſtances.

Preſque tous les grands Etats de l'Europe, & la France plus que tout autre, ſont frappés de cette maladie.

Qu'on imagine maintenant le dictionnaire & les mœurs du club des Cordéliers, devenant le cathéchiſme de cette immenſe population d'ilotes: qu'on ſuppoſe une ſecouſe, la faiſant ſortir & du travail & de la dépendance qu'on la voie appellée à l'égalité & la domitation par des empoiſonneurs *conſtitués* qui la mettent en alliance avec les ſcélérats de tout pays que les hommes ruinés ou décriés, les femmes ſans pudeur & les ambitieux ſans talent, les têtes ardentes & les ſophiſtes viennent groſſir & agiter ce limon ſulphureux; qu'on le pétriſſe dans le ſang; qu'on promette à cette multitude pouvoir & richeſſe, qu'on l'enhardiſſe par trois ans de ſuccès, & que le fanatiſme du crime ſoit embelli par une éloquence hypocrite, préparez alors le tombeau de la ſociété, car ſa dernière heure approche.

Ce tableau n'eſt plus une hypothèſe; ſon original couvre la ſurface de la France.

Si vous ajoutés que les chefs de cette entrepriſe, délivrant le peuple de la crainte du ciel & de celle des tribunaux, des ſcrupules & des devoirs domeſtiques lui donnant des paſſions étrangères à ſes habitudes, comme autant de leſes qui lui répondent de ſa méchanceté, ſont ainſi parvenus à corrompre la corrup-

tion même ; que penſerez-vous des exclamations de ces ſpectateurs qui, pour terminer une ſemblable ſubverſion vous propoſent des arrêts de la Grand'Chambre, ou des piquets de gendarmerie?

Cette ſeconde révolution entée ſur la première a conſommé la conquête du domaine de la France. La ſouveraineté & la poſſeſſion, le ſol & le Gouvernement, les forces & les tréſors, le deſtin des perſonnes, la diſtribution des biens appartiennent depuis un an aux citoyens *paſſifs*. Enrichis de dépouilles & maîtres des propriétés publiques, ils ſe ſont faits les arbitres des propriétés particulières, dont les tenanciers exclus par le fait de toute participation à l'autorité, tremblent ſur leurs foyers à la vue des applaniſſeurs ſanguinaires qui les conſidèrent comme leurs fermiers.

Si *Spartacus* avait triomphé, il fût reſté probablement fort au-deſſous des nouveautés de ſes imitateurs français : *Charlemagne* & *Mahomet* euſſent à peine obtenu le rang de leurs Capitaines ; leur ſyſtême d'invaſion laiſſe fort en arrière celui des Taatares, des Arabes, des Perſans dans l'Inde, des Barbares qui démembrèrent l'Empire romain, & qui ſans porter atteinte aux droits privés, reſpectèrent plus ou moins la religion, les mœurs & le droit public.

Les Anabaptiſtes de Munſter, les Levellers de *Cromwel*, la guerre de payſans dans pluſieurs Etats, des ſectes religieuſes heureuſement condamnées dans leur naiſſance à l'abaiſſement de l'obſcurité, précédèrent l'Abbé *Syeyes* & ſes énergumènes ; mais quelle différence dans les temps & dans les moyens ! Quel rapport entre le cercle étroit de quelques fanatiques, d'abord réprimés, & un Empire de trente-quatre mille lieues quarrées envahi preſque ſans réſiſtance, par une ligue générale du crime & de la pauvreté?

Mais nous n'avons enviſagé encore qu'une face de

la révolution. Elle tend invinciblement à prendre, elle a déjà pris un second caractère, & c'eſt à la guerre qu'elle le devra.

L'armement univerſel des habitans enthouſiaſtes ou ſans propriétés, ſert à conſerver la conquête après l'avoir opérée. La France eſt une vaſte caſerne tous les révolutionnaires ſont ſoldats ou deſtinés à le devenir, de gré ou de force, pour l'intérêt même de leur ſûreté, les mécontens & les opprimés ſeront obligés de dévouer leurs armes à la défenſe de leurs tyrans. Une convention décrétante, & des camps, voilà le régime de la République françaiſe : les Repréſentans *du peuple* ne ſont autre choſe que les Repréſentans de l'armée ; leur principale fonction eſt de voler d'une main, & de partager de l'autre leurs vols avec les ſoldats. Ainſi en uſait *Cartouche* ; mais *Attila* & *Mahomet*, les Beys des Mammelucs & les Scheiks d'Arabes Bedouins fondèrent auſſi leur autorité ſur des procédés analogues.

Tandis que cette foule de gens d'eſprit, pour qui la révolution eſt encore une émeute de ſéditieux, attendent comme le payſan d'*Horace*, l'écoulement du ruiſſeau (1) ; tandis que les déclamateurs phraſent ſur la chute des arts & de l'induſtrie, peu de gens obſervent que par ſa nature deſtructive la révolution amène néceſſairement la République militaire. Ses fondateurs ne pouvaient pas mieux s'y prendre qu'en ruinant les travaux de luxe, les manufactures, le commerce maritime & toutes les poſſeſſions ſédentaires. Ils jettent ainſi une innombrable population d'ouvriers déſœuvrés, parmi ces légions déjà formées de fainéans & de frippons, de bandits & d'affamés qu'ils arment alternativement ou de poignards ou de fuſils. Supprimer les atteliers, les chantiers, la navi-

(1) *Ruſticus expectat dum defluat amnis. ...*

gation, la bourſe & les métiers, c'eſt ſe créer une pépinière d'inſtrumens de crimes au dedans, & de régimens pour le dehors. La guerre extérieure a donc développé ce régime, qui réduit excluſivement vingt millions d'hommes à deux profeſſions, l'agriculture & l'art militaire. Ainſi s'eſt vérifié cet adage de tribune, tant de fois tourné en dériſion, que la richeſſe & la puiſſance nationales ſeraient toute entières dans le fer.

Le moment approche où l'on ne verra plus en France que des ſocs & des bayonnettes. Chaque *Sans-culotte* militant aura droit à la diſtribution des terres & du butin : déjà le fait exiſte, & bientôt une conſtitution en forme le légaliſera.

Une conſéquence immédiate ſuivra cet établiſſement : ces ſauvages féroces dormiront armés au ſein de la paix ; de l'intérieur conquis & ravagé, ils paſſeront chez leurs voiſins, ils les déſoleront d'incurſions ; leur politique & leur inſtinct les pouſſeront ſans ceſſe à ſubjuguer par les armes & par l'opinion. Ainſi une poignée de bandits formés par *Romulus* aſſujettirent les peuples du Latium, ſe diviſèrent les terres conquiſes, & firent reſpecter leur aigle de bois, de la Numidie aux rives de l'Euphrate.

Vraiſemblablement ce tableau fera ſourire de pitié la foule immenſe des eſprits évaporés qui, en prenant une glace, ou couchés pour quelques heures encore ſur un ſopha, étudient la révolution dans la gazette & diſſertent ſur les cauſes pendant que les effets inveſtiſſent nos dernières illuſions. Je me borne à prier ceux que la nature a doués d'une ſérénité ſi bienfaiſante, de conſidérer la carrière qu'ils viennent de parcourir : je les prie de me dire ſi, de l'état actuel de la France à celui que j'ai dépeint il exiſte un intervalle comparable à celui de la première & de la dernière époque de la révolution ; je les prie de rapprocher le catafalque de Turenne de celui de

St. Fargeaux, le palais désolé des Thuileries de la demeure auguste de leurs Rois ; le petit fils d'*Henri IV*, protégé par quatorze siecles monarchiques & par des vertus que rarement la providence fit asseoir sur le Trône, de *Louis XVI*, traîné dans les cachots par les plus infâmes des humains, égorgé par ses propres sujets, laissant dans les chaînes & dans le deuil cette Famille chère & sacrée, à laquelle il ne reste plus que la protection de la Divinité, tandis que les prostituées de ses bourreaux étalent ses diamans aux tribunes de nos spectacles.

SECTION III.

Divisions des Républicains ; comment elles ont servi aux effets qu'on vient de décrire.

ON se tromperait de croire que ce plan révolutionnaire, tel que nous venons de l'analyser, fut prémédité & poursuivi dans son entier par cette cohue de factieux babillards, de dictateurs de ruisseau, & de chefs-momentanés qui, successivement dirigèrent les mouvemens de la populace. Comme le genie des *Constitutionnels* s'était arrêté à la *Démocratie royale*, celui des *Brissotins* s'arrêtait à la démocratie populacière, organisée. Ils voyaient trop de hasards & trop d'incertitudes de conserver leur pouvoir, dans la théorie pure des *Sans culottes*, qui réduisant l'art social à un jeu de piques & de guillotines, rendait superflus le parlage de *Brissot*, les monitoires anodins du Ministre *Roland*, les tripponneries dialectiques de *Guadet*, & les dehors de vertu dont ces conspirateurs furibonds jugeaient *prudent* de se parer.

On n'attend pas de moi que je souille ma plume

à anatomiſer ces différentes ſectes de bouchers *décens* & de bouchers découverts qui ſortirent du cadavre de la Monarchie ; mais comme il exiſte en Europe & même chez des hommes en place, un penchant déplorable à excuſer des forfaits par l'exemple de forfaits plus énormes ; à ſe ménager un appui dans la moins odieuſe perverſité, & à faire un arbitrage entre les dégrés approximatifs de ſcélérateſſe, parce qu'on eſt étranger à la plus belle des paſſions, à la haine des méchans ; il faut réduire ces eſpérances ſecrettes à leur valeur, par l'expoſé des nuances qui ſéparent ces deux factions des *Girondins* & des *Maratiſtes*.

Les premiers complottèrent la République & l'exécutèrent avec les ſecours des ſeconds. Il était juſte qu'on leur abandonnât le gouvernement, les Comités, l'influence dirigeante, les directoires provinciaux, la couronne dont ils venaient de s'emparer ; mais ils diſputèrent à leurs complices le pouvoir municipal qui diſpoſait alors des têtes & des bourſes dans la capitale : la guerre éclata, elle n'a pas diſcontinué.

La majorité de la Convention obéiſſait aux Girondins, de même que la majorité de la précédente légiſlature fut anti-républicaine. L'une & l'autre ont eu le même ſort & par les mêmes cauſes. A l'époque de l'aſſaſſinat du Roi, l'aſcendant des Maratiſtes ſe fortifia de l'acceſſion d'une eſpèce de tiers-parti qui prenait le ſobriquet d'*indépendant*, & que dirigeait un ancien clerc de Procureur devenu Maréchal-de-Camp, ſous le nom de *Lacroix*, & un *Barrère* poëtereau Languedocien, élevé au ſang par les mœurs du jour qu'il appelait de l'énergie.

Les *Briſſotins* opinèrent pour renvoyer au peuple le jugement du Roi, non qu'aucun ſentiment de juſtice ou de compaſſion inſpirât cette modification ; mais la politique leur dictait d'épargnet à la Conven-

tion, l'odieux d'un régicide, & d'en prévenir les effets qui ne leur échappèrent point. L'inſtinct leur fit clairement appercevoir que de l'échafaud du Monarque à leur propre ſupplice, l'intervalle était preſque immédiat.

Quant à leur doctrine, ils l'ont expoſée dans ce fatras d'articles & de ſections que *Condorçet* lut un jour à l'aſſemblée, & qu'il orna d'une préface dont chaque phraſe eſt une ſottiſe ou une énigme. On découvre que cette faction tendait à organiſer une République de Quakers ſans vertus, en limitant faiblement la démocratie illimitée par le régime repréſentatif ; à reſtreindre l'influence de Paris, parce qu'ils ne la gouvernaient plus ; à donner plus de reſſort à l'action des loix, parce qu'ils ſe flattaient de les adminiſtrer ; à reſtreindre la puiſſance des clubs qui leur refuſaient obéiſſance, & à modérer la ſoif du carnage dont ils ſe voyaient perſonnellement menacés après l'avoir allumée.

Les *Maratiſtes* ont conçu la révolution telle que nous l'avons eſquiſſée antérieurement. Laiſſant à leurs rivaux timides ce galimathias d'ordre & de ſouveraineté populaire, de reſpect pour les loix & de toute puiſſance dans les proletaires de propriétés maintenue & de pouvoir défenſif enlevé aux propriétaires, ils appliquent rigoureuſement les droits de l'homme. Licence & impunité permanentes ſous le nom de liberté, conſécration de l'égalité par des loix agraires ſur les immeubles & les porte-feuilles, ſupplices & aſſaſſinats pour dompter toute réſiſtance ; voilà leur code ; chaque jour, ils en décrètent un chapitre.

Ce ſerait une erreur de ſuppoſer plus de ſcrupules dans les *Briſſotins* (1). Plus habiles, moins féroces,

(1) Il exiſte ſans doute des Républicains honteux, intimidés par les boucheries civiques, ou déſabuſés ; mais on ne peut mettre en ligne une claſſe d'hommes condamnés par leur caractère à ſervir de jouet à tous les partis.

moins impatiens que leurs adverſaires, ils les ſurpaſſent en machiavéliſme. Savans à préparer les circonſtances pour le crime, ils laiſſent à leurs concurrens le tort d'exécuter plus de crimes que n'en exigent les circonſtances ; leur meſure de perverſité eſt préciſe & raffinée.

S'ils ont plus de politique, les Maratiſtes ont plus d'audace. Ceux-ci ſe baignent dans le ſang tête levée; ceux-là le répandent goutte à goutte, le voile ſur les mains, le maſque ſur le viſage, & la morale dans la bouche. Leur retenue eſt moins l'effet de la conſcience que de l'effroi, & s'ils n'ont pas tout oſé, c'eſt qu'ils voyaient qu'en oſant tout contre les autres, ils donnaient à la faction la plus déſeſpérée l'exemple & le droit de tout oſer contre eux-mêmes (1).

Les

---

(1) *Les Briſſotins* ont un *eſprit double*, l'un pour provoquer les crimes qui leur ſont utiles, l'autre pour les improuver lorſqu'ils menacent la ſûreté du parti. *Jourdan* ouvre la glacière d'Avignon, & *Briſſot* imprime dans ſa feuille « que les bourreaux n'ont que *de petits* « *reproches à ſe faire* ; que les crimes inſéparables d'une « révolution ont un objet d'intérêt public ; qu'alors c'eſt « la ſociété *preſque* entière, ou du moins *une grande* « *partie de la ſociété*, qui punit violemment quelques « individus, qui oppoſent une réſiſtance *criminelle* à la « volonté générale, ſubitement & *tumultuairement* ex- « primée ». --- En conſéquence *La Source*, *Gaudet*, *Graxzeneuve*, aſſociés du *vertueux Briſſot*, font proclamer l'amniſtie des meurtres d'Avignon. C'eſt encore *Briſſot*, le reſpectable ami de Mylord *Lauderdale*, qui, lorſqu'on pillait, lorſqu'on décapitait des journaliſtes ſes rivaux, s'écriait qu'il fallait *ſe prêter aux circonſtances & laiſſer un peu dormir la loi*, mais lorſque ce printems la Commune de Paris proſcrivit la feuille de *Briſſot*, alors la *vertu*, la *morale*, l'*ordre*, l'*égalité*, la *liberté* croulaient par les fondemens. C'eſt encore ce *Briſſot* qui s'eſt vanté ſolem-

Les divisions de ces deux partis ont assuré la victoire au plus forcené. Dépopularisés par leurs efforts même pour paraître populaires, les *Brissotins* dans

---

nellement d'avoir fait déclarer la guerre, pour avoir l'occasion, au premier échec, d'accuser le Roi de Collusion avec les ennemis, & de le précipiter du Trône.

Tout le monde connaît les maximes du *vertueux Pétion*, dont les gardes prétoriennes, expédiées de Paris, assassinèrent le duc de la *Rochefoucault*, de même que l'*austère vertu* de *Brissot* avait conduit sous le couteau des *Septembriseurs* MM. *De Montmorin & De Lessart.*

Le troisième Triumvir du 10 Août, le *vertueux Roland* écrivait dans une adresse aux Parisiens, touchant les massacres de Septembre : » J'ai bien jugé ce que la *patience* » *longue* & trompée du peuple & que sa *justice* avaient dû » produire. Je n'ai point *inconsidérément blâmé* un terrible » & premier mouvement; j'ai cru qu'il fallait éviter *sa* » *continuité.* Ainsi qu'un grand orage purifie l'air & balaie » les immondices, ainsi la colère & les mouvemens popu- » laires opèrent en quelques heures ce que le cours des » choses amenerait peut-être *trop tard* ».

Et voilà les hommes qui sollicitent aujourd'hui de la pitié parce que leurs crimes retombent sur leurs têtes, & qui ont feint de s'attendrir après coup sur leurs victimes, parce que *Danton* & *Robespierre* leur lançaient aussi des *mandats d'arrêt.*

On sait que l'Assemblée *toute entière* passa à l'ordre du jour lorsqu'on vint l'inviter à s'occuper du massacre des prisons. Pas une autorité constituée ne s'ébranla; mais *Roland*, Ministre de l'intérieur écrivit à *Santerre* le 4 Septembre, c'est-à-dire deux jours après la consommation de ces forfaits inouis dans les annales de la férocité humaine, *de déployer toutes les forces que la loi mettait entre ses mains pour la sûreté des personnes & des propriétés.*

On pardonnera l'étendue de cette note à la nécessité de désabuser ceux qui ont l'indulgence de supposer plus de probité dans les auteurs du 10 Août, que dans leurs émules du 2 Septembre.

ce duel de vautours, laiſſaient chaque jour une plume ſur le champ de bataille. Perdant pièce à pièce leurs fragiles défenſes, ils ont vu forcer l'enceinte de leur inviolabilité, par les mêmes moyens qu'ils avaient dirigés contre celle du Monarque.

Cette variante de la révolution a réſulté comme les précédentes, non d'un grand coup de main ſubit, mais de mille préparations de détail; les Jacobins ont rongé la barricade qu'ils craignaient d'attaquer de vive force. Pendant les débats reſpectifs, & au milieu des jérémiades de *Roland* détrôné, les maſſacres ſolemnels, tels que ceux du 2 Septembre ſe légitimaient, l'invaſion des propriétés ſe décrétait à la Tribune des Jacobins, à la Commune & que ſur la *Montagne*; les emprunts-forcés & les confiſcations s'exécutaient; les Tribunaux révolutionnaires prenaient racine ſur les têtes coupées; Paris & le Royaume n'étaient plus qu'une gémonie; les paroles indiſcrettes devenaient crime capital, les actions indifférentes rebellion; chaque citoyen, non Jacobin, ſe trouvait entre le pillage, les cachots & la mort; des Commiſſaires choiſis ſe répandaient dans les départemens, en qualité d'exterminateurs (1); des valets de bourreaux rempliſſaient le miniſtère, & n'avaient plus d'autres fonctions que celle de *muets* de la Convention; enfin, cette aſſemblée prenait le caractère d'une ſaturnale de tygres rugiſſans: jamais les cabanons de Bicêtre n'offrirent plus d'horreurs & de crapule; les carbets des Rouintons ſeraient le Sénat de Rome en comparaiſon de cet antre des

(1) Le département & les Juges de l'Ain leur ayant repréſenté qu'ils ne pouvaient ſupplicier ſans preuves une foule de citoyens de tout ordre empriſonnés à Bourg, ces commiſſaires leur répliquèrent en grinçant les dents: *Eh! s'il nous avait fallu des preuves, aurions-nous condamné* CAPET?

Thuileries, où le rebut des échafauds venait dicter des décisions au rebut de la nature, & où des Pasquins, antropophages, se proposaient mutuellement des verres de sang (1).

La théorie des révolutionnaires *profès* est donc maintenant en plein exercice ; elle n'a plus à surmonter que deux obstacles, les révoltes de l'intérieur & la guerre du dehors qui affermiront la république des *Sans-culottes*, si elles ne parviennent pas à la tuer avant l'hiver.

SECTION IV.

Vues des Républicains dans la guerre actuelle, ses rapports avec la révolution, cause de résistance.

LA révolution & la guerre sont inséparables, elles ont une tige commune ; tous les moyens de révolution sont les moyens de guerre, il n'appartient à aucune puissance humaine de dissoudre cette alliance, si l'on en laisse échapper le principe.

En provoquant ce terrible conflict & en le généralisant, les Républicains ont eu six objet correspondans.

D'affermir la révolution française & d'en faire une révolution sociale.

De ne laisser ni un trône debout, ni un gouvernement quelconque existant sur d'autres bases que

(1) *Apportez un verre de sang à Couthon* ! disait dernièrement un des membres de la droite. — *Baignez ces messieurs dans un tonneau de sang patriote, repliquait la gauche.*

celle de la démocratie illimitée, armée & délibérante.

De ſubvertir toutes les diſtinctions & de dépouiller tous les propriétaires, la nobleſſe, après le clergé, les colons après la nobleſſe, les capitaliſtes avec les colons, le commerce avec les capitaliſtes, les rentiers avec le commerce.

D'écraſer les propriétaires de contribution exceſſives & arbitraires, juſqu'au moment de les expulſer par violence de leurs patrimoines.

D'y parvenir en remettant la ſouveraineté, le pouvoir, la force, les places & les tréſors aux *Sans-culottes* excluſivement.

Enfin, de s'incorporer les pays à conquérir, en y réaliſant les opérations françaiſes, pour nourrir la guerre par la rapine, & ſoutenir la rapine par la guerre.

Les fameux décrets des 15 & 30 Décembre dernier, décrets qui compoſent le réſumé, le ſyſtême & le réſultat de la révolution, portent ſur ces ſix élémens; le rapporteur *Cambon* en compoſa ſon diſcours préliminaire où tous les voiles furent levés. Tranſportée d'admiration, l'Aſſemblée dépêcha ſans délai des marchands de liberté, ſous le nom de Commiſſaires, pour aller vendre *fraternellement* les droits de l'homme au pied des Alpes, ſur le Rhin, ſur la Meuſe & ſur l'Eſcaut, pour agioter des confiſcations, & après s'être fait payer le prix de l'indépendance qu'ils apportaient aux peuples, ſe les adjuger le ſabre à la main, par des réunions *volontaires*.

Quoique les revers du printems aient dérangé ces généroſités philoſophiques, on ſe tromperait fort d'en ſuppoſer le plan anéanti; les armées étrangères le compriment; mais ſon reſſort eſt encore entier; jamais la propoſition d'évacuer ce qui reſte de pays conquis n'a obtenu la moindre faveur à la Convention, & nul doute qu'aux premiers ſuccès, ou qu'à la ſuite d'une paix dériſoire de vingt-quatre heures, les

Cambons ne reparurent avec les *Gengis-kans* des sociétés fraternelles.

Si les deux factions venaient à se reconcilier, la dévastation de l'étranger serait le gage de leur réunion. Dans une lettre dont le hasard m'a procuré la connaissance, *Brissot* écrivait à l'un de les Ministres généraux vers la fin de l'année passée : « il faut *incendier* » *les quatre coins de l'Europe* : notre salut est là. *Du-* » *mouriez* ne peut nous convenir ; je me suis toujours » défié de lui. *Miranda* est le général de la chose ; » il entend le pouvoir révolutionnaire, il est plein » d'esprit, de connaissances, &c. &c. »

Les envahissemens, soit au dedans, soit au-dehors, sont aujourd hui la loi nécessaire & la condition d'existence qui pèsent sur le nouveau monde sorti des fanges de Paris. Quatre millards & demi d'assignats infestent la circulation ; il y en aura cinq millards avant l'année révolue. Entre-t-il dans la pensée que les révolutionnaires songent à les liquider ? Non ; ils ne le pourraient pas sans nuire au projet plus essentiel de partager aux conquérans les hypothèques conquises, & de prolonger le dévouement du peuple en l'affranchissant de tous impôts. Ces deux opérations exigent qu'une portion des biens des émigrés & autres à prendre, soient divisés entre l'armée & les agens inférieurs de la république : on l'a demandé énergiquement dans les sections, dans les clubs & à la commune ; déjà un decret récent de la Convention a déterminé les premiers lots. L'autre portion des patrimoines usurpés servira de domaine public ; ses revenus formeront ceux de la république ; ils tiendront lieu des taxes qui ne sont plus proposables à un peuple armé de souverain.

Dans l'intervale, on vivra sur de nouveaux assignats : les dépenses révolutionnaires & nationales seront acquitées par l'imprimeur de ce papier-monnoie, par des appels aux porte-feuilles, par des chambres ar-

dentes, par un milliard ou deux emprutés encore à la faveur des guillotines permanentes.

Mais comment se soulager de la masse énorme du papier circulant ? L'un des moyens les plus rapides est de les pousser hors du Royaume, d'étendre la plaie pour la cicatriser, & de répomper les métaux du dehors par un échange forcé de chiffons barbouillés à l'effigie de la liberté. Plusieurs cabinets ont à se reprocher le cours de cette spéculation cosmopolite, par la tollérance qu'ils ont accordée & que divers Etats s'obstinent encore à accorder au commerce des assignats : il est manifeste, qu'à moins d'une dépression dans les charges équivalente à *zero*, ils servent d'éponge pour absorber insensiblement le numéraire de l'Europe.

De même que le Mammon du Paradis perdu a les yeux toujours fixés sur le parvis d'or de la demeure céleste, la Convention a ses griffes dressées sur les propriétés publiques & privées de l'étranger.

Qu'on réfléchisse maintenant à la nature d'une guerre qui repose sur de pareils motifs. Qu'on veuille bien se demander s'il serait prudent de la faire à demi, si les mots de composition & de paix ne paraîtraient pas des blasphêmes contre la société, si traiter avec l'hydre avant d'avoir coupé ses têtes, ce ne serait pas lui livrer tous les propriétaires de l'Europe (1).

---

(1) Ce n'est point ici une hyperbole. L'indolence qui ne lit rien ou qui lit mal & qui oublie tout, traite d'exagérateur quiconque lui montre le danger. La doctrine fondamentale des Jacobins dominans dans la Convention est que les propriétés sont NATIONALES ET COMMUNES : cet axiome se répète chaque jour aux tribunes de la capitale. — Lorsqu'on proposa d'exempter les vaisseaux d'Amsterdam de la saisie, comme appartenant à des patriotes, *Boyer-Fonfrède* un des chefs des plus importans, objecta

Mais, répète-t-on chaque jour, ces expédiens déſordonnés ſuſent d'eux-mêmes, ils bouleverſent toute économie publique, ruinent l'état & tariſſent la ſource des richeſſes.

Eh ! qu'importe, répondrai-je, l'économie publique a une aſſemblée dont aucun membre n'eſt perſonnellement reſponſable, qui ne voit la patrie que dans ſon tripot, qui eſt une faction & non un gouvernement ! Elle pourſuit qu'un objet, c'eſt de maintenir la révolution ; il ne faut pas lui objecter des maux qui ſont ſes reſſources, ni des deſtructions dont les matériaux ſervent de leviers à l'anarchie.

Cependant une année vient de s'écouler au milieu des combats, & rien encore n'a fait fléchir les réſiſtances ; l'édifice eſt lézardé par les ſecouſſes intérieures, mais les colonnes vacillantes ne perdent point leurs piédeſtaux. Pas une ville n'ouvre volontairement ſes portes ; pas un bataillon ne déſerte ſes drapeaux ; pas une armée ne cède le terrein ſans le diſputer avec acharnement ; le cri de royauté n'a pas encore paſſé la Loire inférieure ; le fanatiſme s'alimente par les calamités ; les ſoldats meurent, d'autres les remplacent ; on n'apperçoit ni terreur, ni laſſitude, ni réſipicence.

Tels ſont les diſcours qui ſe propogent des converſations dans les camps, & des camps dans les

---

que les bourgeois d'Amſterdam *étant aiſés*, *on ne pouvait les conſidérer comme des Sans-culottes*, *que les Sans-culottes n'armaient pas des vaiſſeaux*, *& que les Sans-culottes ſeuls méritaient d'être ménagés.*

Le plus artificieux & plus immoral des perturbateurs, *Clavière*, Miniſtre au mois d'Octobre dernier, propoſa dans ce temps-là à *Monteſquiou* de faire ſervir l'armée du Var à extorquer aux Génois un emprunt forcé de trente millions en *eſpèce* à quatre pour cent, & d'employer l'armée des Alpes à une opération ſemblable ſur les Bernois & le Genevois.

cabinets : leur influence a des effets trop marqués, pour que les cauſes d'une réſiſtance indubitable ne ſoient pas examinées.

On pourrait les comprendre toutes dans une ligne. Ce phénomène tient principalement à l'inadvertance, qui oublie que des moyens de révolution ſurpaſſent néceſſairement des moyens de guerre *iſolés*.

D'abord on apperçoit qu'outre les inſtrumens communs à toutes les puiſſances, ſavoir : les canons, les ſoldats, & l'argent ou ce qui les repréſente, la Convention de Paris met à ſes ordres, & avec autant d'art que de fécondité, tous les preſtiges de l'opinion, l'énergie de l'enthouſiaſme, les faſcinations de la pume & de la parole, les paſſions qui ont le plus d'empire ſur le cœur humain, la convoitiſe du commandement & la haine de l'obéiſſance, l'intérêt & la vanité, l'amour de la flatterie & la crainte, l'habitude de l'indépendance & la certitude de l'impunité.

C'eſt par l'emploi alternatif de ces mobiles que des uſurpateurs ſans nom, ſans fortune, ſans talens ſupérieurs, & dégoûtans de crimes, entraînent à leur défenſe une maſſe de ſcélérats aveugles & de fous furieux. C'eſt ainſi qu'abandonnée de la majorité de ſes premiers proſélytes, entourée de ruines & de malheureux, & attaquée par les principales Puiſſances de l'Europe, la révolution reſte debout dans un bain de ſang.

L'autorité d'aucun deſpote ne parviendrait à ſoutenir la proſcription du numéraire & la machine des aſſignats, mais la Convention eſt parvenue à établir aujourd'hui le cours de ſon papier ſur la néceſſité. L'aviliſſement de ces billets conduira bientôt à une cataſtrophe par le renchériſſement immodéré des conſommations ; mais on peut entrevoir que, déjà les révolutionnaires ſongent à la tourner à leur profit, en livrant les propriétés à un pillage général.

Quoiqu'il

Quoi qu'il en ſoit de l'avenir, il eſt ſenſible que pour le préſent, celui qui met des écus dans la balance de la guerre, reſte inférieur à celui qui la ſoutient avec un papier timbré, dont ſa ſeule volonté limite l'émiſſion.

Il ne l'eſt pas moins que l'enrôlement univerſel des habitans, dont le fanatiſme & le beſoin ont lié la cauſe individuelle à celle de la révolution, fournit des reſſources d'attaque & de défenſe ſupérieures à celles d'armées régulières, tranſportées à deux ou trois cents lieux de leurs foyers, avec l'attirail immenſe qui les accompagne ; pour qui de grands revers ſeraient preſque irrémédiables, & dont les chefs ne peuvent rien abandonner au haſard, ni à des chances qui n'auraient pas été prévues dans leurs inſtructions.

Lorſque la Convention rendit ce décret digne de *Xercès*, par lequel ordonnait une levée ſubite & extraordinaire de 300,000 hommes, on riait de mépris, & la raiſon le juſtifiait. Cependant, cette armée ſubſidiaire s'eſt formée en très-grande partie, au milieu de murmures ſans effet, & de mécontentemens ſans énergie.

Et à côté de dix armées ſur les frontières, nous en voyons une nouvelle s'élever dans les départemens inſurgés, une de royaliſtes à l'Oueſt, & une aux ordres de l'Aſſemblée dans l'intérieur.

Ces forces phyſiques, & cet édifice de papier qui repoſe ſur un volcan, euſſent néanmoins déjà plié ſous le poids des difficultés, ſans la perſévérance des moteurs à ſeconder les cauſes morales de leur domination : la plus terrible guerre qu'ils faſſent à leurs ennemis, conſiſte à oppoſer des ſentimens très-exaltés à des meſures qui tendent à les exalter encore.

Les évènemens, depuis deux ans, leur ont ſervi à délivrer le peuple de la crainte des étrangers : il a été plus facile de laiſſer détendre ce reſſort déciſif,

qu'il ne l'eſt aujourd'hui de le remonter. Lorſque la nation a vu qu'impunément un mépris inſolent était verſé à pleines mains dans l'Aſſemblée, dans les clubs, dans un millions d'écrits, ſur les gouvernemens étrangers, lorſqu'elle a vu tolérer une tribune légiſlative où la perſonne nominative des Souverains recevait deux ans de ſuite les outrages les plus ſanglans ; lorſqu'elle a vu des compagnies de régicides s'organiſer, ſans qu'un ſoldat d'aucun pays ſortît de ſes caſernes : lorſqu'elle a vu des gazetiers français devenir ſeuls les arbitres de la paix & de la guerre, & prendre au dépourvu tous les états aujourd'hui belligérans, à commencer par l'Empereur & l'Angleterre, & à finir par le Duc des Deux-Ponts ; lorſqu'enſuite elle a vu qu'une première campagne aboutiſſait à des conquêtes auſſi rapides qu'inattendues, & qu'après la perte de ces conquêtes, trois mois s'écoulaient ſans que les frontières fuſſent entamées, elle a perdu tout ſentiment de terreur & même de conſidération pour les armées étrangères.

La Convention & les clubs ont alimenté ces diſpoſitions. C'eſt un fait potitif que, royaliſtes ou républicains, perſonne n'a conçu depuis dix mois d'alarme ou d'eſpérance ſur la guerre.

Un ou deux camps emportés, deux ou trois places priſes, altèrent peu cette ſécurité : une expérience précédente fait conſidérer ces revers comme ſans conſéquence ; les intervalles qui, juſqu'ici ont conſtamment ſéparé un ſuccès de l'ennemi d'opérations vives & immédiates, ces repos à la frayeur & à la réflexion ont affermi la confiance. C'eſt bien peu connaître le peuple, le Peuple-Roi, & ſur-tout le peuple de Paris, que de le croire intimidé par des armées belligérantes à cent lieues de lui ! hors de l'extrême circonférence, & ſur-tout au centre, il en ſoupçonne à peine l'exiſtence. Ni la Convention, ni les clubs, ni les cafés, ni la multitude n'ont daigné

s'en occuper depuis trois mois : l'intérêt de la guerre ne ſort pas des bureaux du Miniſtre qu'elle concerne, & ſi les partis jettent un regard ſur la frontière, c'eſt uniquement pour déplacer & faire pendre les Généraux, à qui telle ou telle cabale veut ſubſtituer ſes créateures.

Les hoſtilités de la République françaiſe ayant ſeules généraliſé la coalition des Gouvernemens étrangers, cette acceſſion ſucceſſive a gliſſé ſur des eſprits qu'un ſoulèvement plus prompt & plus unanime de l'Europe eut frappé d'épouvante. On s'eſt habitué au nombre de ſes ennemis : après les avoir vus ſucceſſivement flotter dans l'indéciſion, & montrer long-temps à la révolution les ménagemens de la neutralité, on en a induit qu'ils n'entraient pas dans la ligue par un intérêt uniforme, & que cet accord forcé manquait de ſolidité.

Ce préjugé a jetté de profondes racines : l'opinion populaire d'un démembrement projetté, d'indifférence aux malheurs de la Maiſon de BOURBON, de négociations qui ne tarderaient pas à ſe mêler aux opérations militaires, l'a aggravé. Perſuadés que la ligue Européenne ſéparait ſes intérêts du rétabliſſement de la Monarchie, ceux qui la bouleverſent ont mis leur tactique dans une contenance ferme, que bientôt devait les conduire à la paix.

Une déclaration commune des Puiſſances qui, en certifiant de l'unité de leurs deſſeins, en eut manifeſté le but & les limites, aurait peut-être affaibli ces illuſions, déſabuſé les exagérateurs de tous les partis, fixé un point de ralliement à des réſiſtances encore incertaines, & montré aux ſoutiens ébranlés du déſordre actuel, leur inévitable ſituation.

Mais ce ne ſont pas là, à beaucoup près, toutes les cauſes qui, juſqu'à préſent, rendent la guerre impuiſſante contre la révolution.

Qu'on évalue l'énergie que reçoivent ſes défenſeurs

du foyer commun qui les embraſe, de ce grand Conſeil qui réunit tous les pouvoirs, qui renferme les cœurs les plus atroces & les têtes les plus volcaniſées, qui diſcute & délibére en préſence de la foule, dogmatiſe & décrète, eſt en même temps légiſlateur & précepteur public.

Qu'on ſuive l'action prodigieuſe de ces Clubs, ſénats concentriques du ſenat national, qui par-tout propagent les fureurs, le caractère, les déciſions de celui-ci, & lui ſervent de bras pour envelopper l'opinion.

Les ravages de la preſſe qui ſoutient les eſprits dans un ébranlement convulſif & continu; & qui élève un rampart de feu entre la vérité & la nation.

Les inſtructions populaires qui, à la voix d'orateurs ambulans, preſſent ou ralentiſſent l'enthouſiaſme, arrachent des ſacrifices à celui même qui ſemble n'avoir rien à ſacrifier, comment les déclamations de l'Aſſemblée, ſes monitoires, ſes proclamations, & prolongent cette fièvre continue, dont les accès produiſent à volonté ou des maſſacres, ou des armées.

Les ſecouſſes imprimées à l'imagination par des fêtes ſolemnelles, dont l'atrocité burleſque ne peut être ſurpaſſée que par leurs effets, & ces chants de cannibales au bruit deſquels *Dumouriez* ramenait au combat & à la victoire ſes bataillons écraſés par les batteries de Gemmape.

Qu'on obſerve ce que peuvent des Athées vomis de l'écume ſociale, & maîtres d'un empire comme la France, couvrant à volonté les rues d'aſſaſſins, les foyers domeſtiques de délateurs; d'une main ouvrant les cachots & de l'autre les caiſſes de l'état, ne mettant pas plus de bornes aux ſupplices qu'aux récompenſes, prodiguant les hommes & l'argent comme la pouſſière, oppoſant aux combinaiſons calmes de leurs ennemis, une ardeur de chaque minute,

une infatigable attention à profiter des moindres circonſtances, & cette préoccupation tenace qui ne permet pas une heure de diſtraction ni de ſang froid.

Qu'on obſerve les effets de cette artificieuſe audace qui ne montre ni épouvante, ni indéciſion, ni doute ſur le ſalut public ; qui déclare la guerre à l'Eſpagne, le lendemain du jour qu'elle a déclaré la guerre à la Grande Bretagne, qui fixe les irreſolus, intimide les mécontens ; embraſe les enthouſiaſtes, tandis qu'au dehors, comme au dedans, nul révolutionnaire converti n'eſt aſſuré d'un port, s'il ſe refuſe à la manœuvre du vaiſſeau.

Il n'eſt plus temps de le diſſimuler : comment s'étonner des réſiſtances qu'on éprouve, lorſqu'à côté d'un pareil emploi des temps & des choſes, des ſentimens & des conjonctures, on place une guerre ſans paſſion, une guerre lente & progreſſive au milieu d'événemens toujours inopinés, une guerre d'où les reſſorts moraux ſeraient écartés, une guerre circonſtancielle que la ſageſſe & la valeur conduiraient avec l'habileté de la ſcience, mais ſans égard aux viciſſitudes perpétuelles de l'état intérieur du Royaume ?

SECTION V.

Autres cauſes de réſiſtance tirées de l'eſprit de la révolution.

APRÈS avoir indiqué les principes, réſultans de la nature même de la guerre, qui rallentiſſent l'efficacité de celle-ci ; après avoir rendu problable qu'elle

n'imprime ni terreur aux factieux, ni confiance aux Royaliſtes, ni aucun ſentiment de ſécurité à cette foule immenſe d'intermédiaires déſabuſés qui attendent un libérateur, il nous reſterait à développer les cauſes tirées de la révolution, qui concourent aux mêmes effets.

Mais ce tableau ſerait l'hiſtoire de quatre ans ; il ne peut être tracé en quatre feuillets, il faut ſe réduire à l'eſquiſſe de quelques traits.

Deux genres de liens attachent les eſprits à la ſubverſion actuelle ; les uns tiennent à des intérêts locaux ou perſonnels, ou communs à telles claſſes d'individus ; les autres plus généraliſés, tiennent à l'eſprit public qu'a produit la révolution. Si au lieu de ſe concilier quelques-uns de ces intérêts ou de ces ſentimens, ſi au lieu de les mettre mutuellement aux priſes, on les heurte dans leur enſemble, faudra-t-il être ſurpris de leur opiniâtre & unanime oppoſition ?

Trois diviſions d'hommes, par exemple, compoſent les armées de la révolution ; les gardes nationales ſédentaires, dont l'intérêt eſt dans le retour de l'ordre & de la paix, les volontaires dont le débordement effréné a beſoin d'anarchie, de guerre & de rapine ; les troupes de ligne enchaînées à leur état par devoir & par néceſſité.

Quant aux volontaires, juſqu'à la dernière extrémité le plus grand nombre reſtera dévoué à l'anarchie, comme à la protectrice de ſes déſordres : toute règle leur fait horreur ; c'eſt à eux que *Cuſtines*, tout *Cuſtines* qu'il eſt, ſe vit obligé à Mayence d'adreſſer une loi pénale, ſpéciale, contre le *viol*. Ce ſerait une illuſion d'eſpérer les ramener à aucune ſubordination, même par le ſentiment de la gloire ou par la reconnaiſſance : l'épreuve qu'en a fait *Dumouriez* change cette opinion en certitude.

Certainement, ni les gardes nationales domeſtiques

ni l'armée de ligne n'ont les mêmes motifs de verſer leur ſang pour des ſcélérats. L'équité oblige de dire qu'en général, durant les irruptions de l'automne & de l'hiver derniers, loin de ſe permettre de vols & des violences, les ſoldats de ligne les ont fréquemment réprimés & punis : un grand nombre d'officiers, même de nouvelle création, déteſtent la République ; mais comment ces régimens s'en détacheraient-ils ? Il faut qu'ils la ſervent ſous peine de la vie, car, s'ils l'abandonnent, toute iſſue leur eſt fermée : on les place entre l'infâmie & l'indigence ; au dedans, on leur offre bonheur, diſtinctions & récompenſes ; au-dehors, un abyme. --- Je pourrais ajouter qu'au travers du libertinage d'opinions par lequel on a perverti les principes militaires, il exiſte encore un levain d'honneur qui pouſſe le ſoldat français vers l'ennemi, lorſque cet ennemi eſt étranger, qu'on lui laiſſe ignorer le but déterminé des hoſtilités. On ne conteſtera pas l'influence de ce ſentiment, ſi l'on obſerve que, dans la guerre de la Vendée, la troupe de ligne a fréquemment joint les Royaliſtes, ou leur a cédé le champ de bataille.

Qu'on parcoure le Royaume, qu'on y étudie le caractère de cette réſiſtance à la *contre-révolution*, mot qui impliquant le rétabliſſement abſolu de tout ce qui a été changé ou aboli, devait être proſcrit au moins par la prudence, & qui, devenu le ſignal du fanatiſme, a donné plus de bras à la République que la cocarde tricolore.

On verra les poſſeſſeurs d'aſſignats, trompés par les menaces heureuſement ſans conſéquence de Royaliſtes ſans lumières, fauſſement perſuadés que la banqueroute du papier ſerait ſignée, le jour où l'autorité ſouveraine reprendrait dans les mains du Monarque la tutèle des propriétés ; & préférant un déſaſtre qui traîne leur ruine ſur le cours d'une ou deux années, déſaſtre qui l'accomplirait dans un quart-d'heure.

On verra les détenteurs des biens de l'Eglise, redoutant des restitutions sans indemnité, s'unir à l'effroi & aux efforts des assignataires.

Ici, ce sont des provinces à qui le retour illimité de l'ancien régime, perpétuellement réclamé pour le malheur de ceux qui le réclament sans modifications, présente les Gabelles dans toute leur horreur; là, cette image se lie au rétablissement des aides, objet d'exécration comme la Gabelle : pour la Franche Comté, la contre-révolution n'est autre chose que la résurrection de la main morte.

Observez ensuite les effets généraux des institutions de la première Convention, sur la grande majorité des citoyens. Calculez l'impulsion qu'a reçu le caractère national de cette immense loterie de fortunes populaires, d'avancement sans titre, de succès sans talens, d'apothéoses sans mérite, d'offices innombrables distribués par le peuple en masse & reçus par le peuple en détail. Comptez les échelons d'un déplacement universel, qui culbutant toutes les conditions les unes après les autres, a fait tomber l'autorité dans les mains de ceux à qui ne forment plus même une condition, le Généralat dans les égouts des fauxbourgs, le ministère dans les tripots de l'écrivaillerie, la représentation populaire dans les coupe-gorges.

Voyez combien la promotion subite de tant de parvenus, de fonctionnaires, d'électeurs, de municipaux, d'inquisiteurs, de *tueurs* publics, d'agens de l'anarchie mettant le royaume au pillage, & traitant la révolution comme une table de joueurs, a généralisé l'émulation & la cupidité. A chaque tête coupée, deux fortunes s'élèvent, celle du meurtrier & celle de son moteur.

Mesurez l'énergie de ce fanatisme de vanité qu'allument les succès de l'ambition, l'importance per-

sonnelle

ſonnelle de chacun, & les tranſpoſitions perpétuelles du commandement.

Qu'on demande au porte-faix jadis preſſé entre une borne & la roue d'un caroſſe, s'il eſt content d'avoir fait diſparaître le caroſſe & le maître qui l'occupait. Demandez à la foule des débiteurs qui font aſſaſſiner leurs créanciers, aux femmes perdues dont le civiſme vaut aujourd'hui de la vertu, aux gens ruinés qui ſe remplument de rapines, à la foule qui de l'humiliation a paſſé à l'inſolence, demandez leur ſi une St. Barthélemi par mois ne les dégouterait de l'anarchie.

Meſurez les effets de cette habitude d'indépendance qui ſe manifeſte juſques dans les révoltes contre la révolution, & ceux d'une préſomption infinie & incompréhenſible comme l'éternité, qui attache le ſceau de la perfection à chaque ineptie, qui aveugle ſur les dangers, qui ne ſoupçonne jamais une de ſes erreurs, & ſe croirait déshonorée, ſi elle ceſſait d'être déraiſonnable (1).

---

(1) La préſomption a été & eſt encore l'un des pivots de la révolution : je ne puis m'empêcher de citer deux ou trois traits.

Le recueil des pièces imprimées, trouvées dans l'armoire de fer aux Thuilleries, recueil que l'imbécillité ou l'imprudence ont mis au jour pour démontrer la ſcrupuleuſe fidélité du Roi envers la Conſtitution renferme une lettre à S. M., écrite par un ancien ſoldat de marine, nommé *Rouyer*, Légiſlateur conſtituant en 1791, Légiſlateur conſtituant en 1792, & toujours Jacobin parfaitement brutal. Ce monſieur demande à ſon Roi le miniſtère, le 17 Mars 1781, & lui dit : « J'ai tout comparé, tout approfondi, tout prévu. Je ne vous demande pour l'exécution » de mes nobles deſſeins que la direction des forces que la » loi vous confie. Je connais les périls & je le brave ; la » faibleſſe les compte & le génie les détruit. J'ai porté mes » regards ſur toutes les Cours de l'Europe, & je ſuis bien » ſûr de les forcer à la paix ».

Enfin, ne vous abusez pas sur la haine que les déserteurs même de la révolution portent à tout ce qui leur réproduit l'ancienne Monarchie & ses agens, & ses accessoires. N'oubliez pas que si la multitude des villes & des campagnes a ses angoises, elle a aussi ses jouissances. N'oubliez pas que la mal adresse avec laquelle on leur a présenté le retour de l'orde primitif sans transitions ni adoucissemens, ferme les cœurs à la royauté, fixe les opinions chanchelantes, ravit aux bons le seul instrument avec lequel, ils soulèveraient la cataracte, & donne aux méchans des légions.

Lorsqu'au dehors quelques têtes brûlantes, justement sensibles à d'atroces injures, mais peu éclairées sur les intérêts de leur parti, ont prononcé ce terrible mot : *tout ou rien ;* ils ont dicté le même cri de guerre à leurs ennemis ; ils l'ont dicté encore à ceux qui ont cessé de l'être, & à qui l'on a trop fait appercevoir d'implacables vengeances ou d'inutiles répentirs.

J'ouvre un de ces écrits où l'on prend des regrets pour des raisonnemens & des reproches pour des remèdes (1). Si les agrémens du style & de l'esprit pouvaient restaurer une Monarchie, cette brochure remplirait l'intention de son auteur, mais un défaut de jugement l'a précipité à son insu dans celle des Républicains. Chacun eut écouté celui qui se serait borné à passer l'éponge sur les tableaux fantastiques de l'ancien gouvernement, à prouver que ce régime trop

---

Je ne sais quel *Naillac*, envoyé de la Convention à Gênes, s'écriait le 26 Décembre dernier dans un discours au Doge. « La République française sera l'exemple des perfections » politiques. . . . L'*humanité* est la première de ses *affections*, » & elle *ne se refuse pas* à associer à son bonheur les con- » trées voisines ». C'est dans ce sens que *Genfonné* disait le 14 Mars à la tribune des Thuileries : *Bientôt ceux qui ont dédaigné la souveraineté de la nation française, tomberont à genoux devant la souveraineté du monde.*

(1) Lettres sur la République de 1793, &c. &c.

variable & trop arbitraire devenait moins absolu de jour en jour : que le règne de *Louis XVI*, fût un règne de modération, que peu de Ministres dans aucun pays se permettent moins d'actes d'autorité que ne s'en permirent, en général, ceux d'un Prince pénétré d'esprit public, de douceur, de respect pour les loix ; enfin que ces loix ayant perdu de leur énergie, qu'une instabilité funeste ayant énervé l'action du Gouvernement, que les intérêts personnels ou de corps ayant trop souvent prévalu sur l'autorité même, ce relachement prépara la chûte de toute autorité. Personne d'instruit n'eût contesté ces vérités, qui faisaient mieux ressortir l'extravagante abomination de la révolution actuelle.

Mais de ce que le Monarque ne tendait pas suffisamment son pouvoir légitime, l'auteur induit qu'il eut tort de ne pas en abuser ; il prend les excès du gouvernement pour ses ressorts ; & ces maximes lancées du fonds d'une retraite en Allemagne, on les propose comme le moyen de désarmer une nation dont les efforts balancent ceux de l'Europe entière, & dont la liberté la plus déréglée satisfait à peine le fanatisme.

Je proteste au nom de tous les vrais Royalistes (1), contre une profession dont la publicité en France équivaudrait à la perte de deux batailles, immorta-

(1) Plus d'une fois j'ai été leur organe, & ils ne m'ont jamais désavoué. Quoiqu'étranger & Républicain, j'ai acquis au pris de quatre ans écoulés sans que je fusse assuré en me couchant, de me réveiller libre ou vivant le lendemain, au prix de trois décrets de prise de corps, de cent & quinze dénonciations, de deux scellés, de quatre assauts civiques dans ma maison, & de la confiscation de toutes mes propriétés en France ; j'ai acquis, dis-je, les droits d'un Royaliste, & comme à ce titre il ne me reste plus à gagner que la guillotine, je pense que personne ne sera tenté de me le disputer.

liſerait la révolution, & créérait aux puiſſances plus de difficultés & de dangers que tous les Clubs de tyrannicides.

Si la Convention avait à réchauffer l'enthouſiaſme, elle ferait dans un monitoire la ſeconde édition des principes de l'anonyme, & d'après lui elle dirait à la nation :

« Ceſſez d'eſpérer aucun des avantages que nous » offrit ce Roi, dont le martyre & la mémoire ſem- » blaient conſacrer religieuſement les volontés. A » la royauté enſevelie, on va ajouter tout ce qui » vous la rendait odieuſe. Aujourd'hui maîtres & » ſouverains, céderez-vous vos deſtinées *au monarque* » *le plus abſolu ?* Vous penchez vers la reſtauration » de la Monarchie, ſongez qu'elle eſt *eſſentiellement* » *un Gouvernement féodal.* Vous avez borné la nation » aux communes ſeules : eh bien, nos adverſaires » excluent les communes, & vous apprennent que » la nobleſſe & le clergé *ſont les véritables & origi-* » *naires repréſentans de la nation.*

« Le Roi *Louis XVI.* vous avait reconnu le droit » de conſentir les taxes dans vos Etats-généraux ; » vous avez mieux fait que d'inſtituer des impôts, » car vous n'en acquittez aucun. Pour faciliter vo- » tre ſoumiſſion, on vous déclare maintenant que » le *régime de Louis-le-Grand* décidera ſeul des con- » tributions, & que la volonté des Contrôleurs- » généraux ſera ſubſtituée à vos Etats.

« Tous vos cahiers en 1789 demandaient la ſup- » preſſion des intendans, on vous les redonnera » comme *le grand reſſort de la marche rapide du Gou-* » *vernement, & parce que M. Necker les a calomniés.* » Vainement les bons eſprits pourront objecter que, » plus l'autorité du Prince eſt concentrée, plus il » eſt dangereux d'en confier l'exercice à des agens » ſimples & trop abſolus ; que des adminiſtrations » ſubordonnées, ſoumiſes à des règles invariables,

» & qui gouvernent par un esprit de suite, sont
» préférables à des vices Rois, dont l'instinct tend
» invariablement à se rendre plus fort que la loi,
» & à outrer l'usage du pouvoir, en introduisant
» l'arbitraire pire que le despotisme.

« Les lettres de cachet nous ont servi de lieu com-
» mun pour vous armer contre la Puissance royale,
» votre vœu unanime les a proscrites ; on vous les
» rendra comme des *moyens de correction*. --- Les
» coups d'autorité reparaîtront *comme des graces*. Vous
» avez renversé la Bastille, on vous en rebâtira
» de plus spacieuses ; la justice, l'amour du peuple,
» le desir du bien, la simplicité des mœurs dans le
» Roi, lui seront interdits comme *de faux principes*
» *de popularité*. Pas une innovation ne sera conservée,
» pas un abus condamné. Choisissez maintenant en-
» tre l'indépendance que vous avez conquise, ou
» une sujétion illimitée ».

A ces mots, on voit toutes les dissidences s'évanouir, les camps se repeupler, la rage & le désespoir consommer de nouveaux massacres, la Convention reprendre son crédit, & les Royalistes perdre le leur. Voilà depuis quatre ans la chaîne d'écueils où l'on s'obstine à nous ramener, par ces déclamations de Divan qui font calomnier les Princes frères de *Louis XVI*, leurs conseils, les Royalistes ; déclamations que l'impuissance la plus affligeante rend aussi ridicules qu'irréfléchies, & qui, par-tout, multiplient les partisans de la révolution.

Sous ce dernier rapport, l'anonyme pense-t-il que les puissances auxquelles il adresse des leçons si impératives lui sauront gré de ses *révélations* ? Pense-t-il qu'elles applaudissent à cette séparation qu'il affiche entre les intérêts des Rois & les intérêts des peuples ? Pense-t-il qu'à l'instant où ces intérêts ne sauraient être trop unis, où de grands besoins exgent de grands sacrifices, où le frémissement de l'opnion

agite ſourdement les novateurs, les méchans, les enthouſiaſtes de tout pays, ils ſoit prudent de montrer les Souverains conjurés pour établir le deſpotiſme ?

A t-il réfléchi à l'impreſſion que ferait la doctrine, dans cette île célèbre dont les flottes couvrent les mers & les bataillons les campagnes de la Flandre, où l'amour de la royauté, & celui de la liberté ſont inſéparables, & dont le Gouvernement n'a pas la puiſſance d'armer la nation pour relever les Baſtilles.

Eſpére-t-il décider ainſi les mouvemens de cette liberté & belliqueuſe Confédération, dont les enfans ſeuls incorruptibles au milieu de la plus infâme corruption ont verſé leur ſang aux pieds du trône renverſé, & chez laquelle des perfides ennemis de ſon repos n'ont déjà que trop populariſé l'intérêt de la révolution ?

Ah ! qu'on ceſſe à la fin de décréditer une cauſe ſacrée en lui immolant ſans relâche celle de toute liberté. Tandis que la génération & les Souverains forment un vœu commun pour le Gouvernement modéré, que les déſaprobateurs gardent le ſilence ; car ſi leurs éclats ſe perdent dans les nues, c'eſt pour y groſſir l'orage qui nous environne.

SECTION VI.

Etat comparatif de la France au printemps dernier, & au moment actuel. Viciſſitudes de ſon anarchie.

SI, à la ſuite de l'analiſe malheureuſement fidèle, des deſtinées de la révolution, de ſon but, & de ſes reſſources, nous ajoutions qu'à aucune époque de ſon exiſtence, elle ne fut dans un péril plus manifeſte,

cette opinion reſſemblerait à un paradoxe ; mais elle ceſſera de l'être aux yeux de quiconque, ne ſe laiſſant ni éblouir par des chimères, ni ſurmonter par des craintives exagérations, balancera les moyens de la Convention avec ceux qu'elle fournit à ſes ennemis.

Nous diſons la *Convention*, car elle eſt l'eſprit vital de la révolution. En vain l'on attaque l'une tant que l'autre reſte ſubſiſtante. Les combats & les ſièges tout ce rempliſſage de gazettes qui amuſe l'oiſiveté, eſt à pure perte, auſſi long-temps que le centre peut reproduire des places & des armées ; quelques égratignures au pied n'empêchent pas le cœur de renouveller la circulation du ſang.

A qui l'Europe confédérée fait-elle depuis ſix mois une guerre de frontières ? A des ennemis contre leſquels la moitié de la France abattue cherche des vengeurs, à un Comité de Nérons populaciers devenus l'horreur de leurs premiers complices, & les bourreaux de celui d'entr'eux qui s'arrête dans le chemin du crime ; dont la tyrannie effrénée manifeſte l'étendue & la gravité des mécontentemens publics ; inſultant avec effronterie à leurs propres loix, révoltant tous les intérêts, paſſant du carnage aux ſupplices & des ſupplices au carnage, empriſonnant ſans formes, tuant ſur un ſoupçon, baillonant toutes les bouches avec la charte des droits de l'homme, opprimant la parole, la preſſe & la penſé, violant les domiciles, décachettant les lettres, portant l'épouvante dans chaque famille ; athées, & proclamant *Dieu* un ſcélérat que l'enfer même aura fremi de recevoir, ne régnant plus en un mot que ſur des victimes faites & ſur des victimes à faire.

Nul talent ne relève aujourd'hui ce conciliabule : il a réduit l'art de gouverner à des corruptions ou à des aſſaſſinats : c'eſt par la terreur qu'il enchaîne un *peuple libre* : mais en ſurpaſſant les tyrans les plus frénétiques, il s'en eſt préparé le ſort.

A force d'étendre son oppression sur tous les partis qui avaient embrassé la révolution, le sien seul excepté, il a fait désirer sa perte même à ses créateurs originaires. Couvert d'horreur & de mépris, ses turpitudes l'ont affaibli autant que ses boucheries. L'opinion soutenait les précédentes assemblées ; celle-ci est obligée de soutenir l'opinion : n'étant plus défendue par des principes que ses exemples ont trahis, son hypocrisie n'en impose pas sur ses scandales.

Elle se trouve dans le passage de la révolution républicaine à la révolution dernière & absolue que nous avons décrite ; elle doit la consommer ou périr ; mais pour parvenir à cette issue, au milieu d'une guerre qui la presse de toutes parts, elle est réduite à forcer tous les ressorts, dont l'exercice répété affaiblit journellement l'élasticité.

La parallèle de ses ressources comparées à celles de l'année dernière est à son désavantage. On ne peut méconnaître un changement remarquable dans la puissance respective des parties belligérantes. Malgré ses jongleries, ses décrets, ses violences & sa prodigalité, La Convention n'a pu réunir plus de trois cents quatre mille hommes pour sa défense au dehors & au dedans ; un quart & plus de cette force sert aux garnisons ; le siège & la prise de Condé, de Mayence & de Valenciennes, l'ont affaiblie de trente-cinq mille hommes, elle en a près de quatre cents mille à combattre & une guerre civile dans l'intérieur : son pavillon a disparu ; elle a abandonné la mer ses approvisionnemens, son commerce aux escadres ennemis.

Elle s'est défaite successivement du petit nombre d'officiers-généraux dont les talens la protégeaient : en six mois, vingt-trois d'entr'eux ont été accusés, disgraciés & démis ; quatre ont péri de mort violente,

deux

deux sur l'échafaud, douze ont passé à l'étranger (1). Le destin des armes françaises est donc aujourd'hui confié au rebut de leur état militaire

Le gouffre des dilapidations & des dépenses publiques engloutit, chaque mois, une somme très-supérieure aux revenus annuels de la plus opulente Monarchie. Le décri des assignats donne le thermomètre du décri de la Convention : toutes les consommations s'élevant de jour en jour à des prix exorbitans, le gouvernement, principal consommateur, supporte une perte équivalente au capital des frais d'une campagne. --- Bientôt le peuple ne pourra plus atteindre sa subsistance ; pour sortir de cette crise désespérée, les Jacobins livreront les fruits de la terre & ceux de l'industrie, les bourses & les porte-feuilles à la multitude ; mais à moins d'un engourdissement mortel dans l'intérieur & dans les forces étrangères, la révolution doit rester sous les ruines d'un pareil tremblement de terre.

Déjà le désespoir gagne les uns, l'abattement subjugue les autres, l'effroi est partout, la fureur change d'objet, le fanatisme arme les poignards des opprimés comme les poignards des oppresseurs.

Cette redoutable confédération révolutionnaire s'est entr'ouverte, elle a montré son intérieur à nud ; c'était la boîte de Pandore, & l'espérance en est sortie. Si toute ligue en général pèche par le défaut de concert & d'unité ; si rarement l'emploi de ses moyens correspond à leur étendue ; si des contradictions imprévues & des dissentimens incidentels en affaiblis-

(1) Ce nombre aura sûrement grossi encore pendant l'impression de cet ouvrage. Si quelque chose prouve le délire général, c'est cette succession d'imbécilles Commandans qui, sûrs par l'exemple de leurs prédécesseur de passer au premier soupçon, aux premiers revers de la faveur à la disgrace, du fer ennemi à la hâche des assassins, & de leur camp à l'échafaud, viennent glorieusement se charger de maintenir la puissance de leurs futurs bourreaux.

ſent les combinaiſons, que faut-il attendre de factions diſcordantes, ſe diſputant l'empire & l'exiſtence ſur une ſurface bouleverſée, où le parti encore dominant n'a plus que le choix des violences pour retenir les rènes du gouvernement ?

A l'exemple de Saturne, la révolution dévore ſes enfans. Cet enſemble formidable qui en liait toutes les parties & en dirigeait les mouvemens, eſt maintenant diſſous : la Convention & ſes clubs travaillent à le concentrer dans leur ſein ; mais avant d'y parvenir, il faut réduire les départemens & les villes ſoulevées, il faut réduire les royaliſtes vainqueurs à l'Oueſt, il faut prévenir des coalitions ſyſtématiques, il faut étouffer l'exemple dangereux de réſiſtances efficaces.

Qu'on ne ſe déguiſe pas, néanmoins, que dans ces déchiremens intérieurs les probabilités ſont encore en faveur de la Convention : ſon titre ſeul légitime ſes meſures ; elle obtient une obéiſſance d'habitude, elle diſpoſe des tribunaux, des aſſignats, des graces, des ſéductions, d'une puiſſance illimitée. A ſes ordres eſt cette corporation ſanguinaire, dont les reſſorts inviſibles préparent les dangers ſecrets, exécutent les complots, ſoulèvent ou calment une inſurrection, perçent juſques dans les retraites, & ſont les inſtrumens du pouvoir révolutionnaire (1).

---

(1) Cette corporation n'eſt point un être de raiſon. Les agens des inſurrections, des incendies, des maſſacres, forment une véritable *confrairie*. Syſtématiquement organiſés, ils ont leur cathéchiſme, leur argot, leurs Colonels, leurs Majors : leurs Capitaines, leur profeſſion & leur noviciat, leurs points de correſpondance, leurs attributions reſpectives, leurs départemens, leur coſtume, leurs règles d'ordre. Juſques dans l'étranger cette infernale ſociété a ſes affiliés, elle a exécuté tous les grands crimes de la révolution ; en vingt endroits de l'Europe elle a tanté des mouvemens ſemblables à ceux qu'elle exécutait en France. Elle a pris naiſſance au Palais-Royal, elle a été la main dont ſe ſont ſervis les conſpirateurs en chef. *Rotondo*, *Fournier* Américain, *Etienne* ci-devant

Faute d'informations exactes & comparatives, on ne peut guères asseoir un jugement positif sur les troubles actuels de l'intérieur ; mais au travers des incertitudes, & à l'aide de notions antérieures, on entrevoit que, par le défaut de concert entre les mouvemens du dedans & les opérations du dehors, les oppositions armées qui menacent la Convention n'ont point encore atteint essentiellement son autorité.

Plusieurs des départemens en *rebellion*, viennent de se soumettre : la Convention les a battus par leurs propres municipalités, auxquelles elle a dicté un vœu contraire à celui des Directoires ; de même qu'au besoin elle soulève les sections contre les corps municipaux réfractaires. La première démonstration de M. de *Wimpfen* en Normandie, n'a eu d'autre suite qu'une retraite devant un empirique, nommé *Seyfert*, ci-devant ordonnateur de pillules au Palais-Royal, & aujourd'hui Général d'armée. Par la faiblesse de la petite troupe que commande ce charlatan, on peut apprécier celle des insurgens du Calvados, & tout porte à croire, qu'à moins d'événemens inopinés, ils seront trop heureux de pouvoir maintenir leur indépendance dans la basse Normandie.

Les coalitions du Midi ont montré plus de vigueur, de suite & de ressources. Lyon & Marseille avaient habilement adopté les armes de leurs adversaires ; à

---

chef des Sans-culottes à Bruxelles ; l'*Huiller*, Procureur-général du département de Paris, *Maillard*, ancien Huissier, les chefs du club des Cordeliers, ont eu les premiers emplois dans ce régiment : M. de *La Fayette* le connaissait, le redoutait, mais n'eut jamais la force de se mesurer sérieusement avec lui. Le dernier complot de *Rotondo* a regardé Genève où il est arrêté depuis quelques mois. Je pourrais ajouter des détails extraordinaires à ce peu de lignes ; mais je me borne à assurer que le public ne connaît encore que la superficie de la révolution d'aujourd'hui, & qu'on ne saurait trop déplorer l'imprudence de ceux qui espèrent s'en garantir en élevant quelques murailles autour de son enceinte.

leurs tribunaux révolutionnaires, ils opposaient des tribunaux anti-révolutionnaires, des clubs d'honnêtes gens à des clubs de coupe têtes, des associations de propriétaires à des brigands déguenillés, des adresses vigoureuses aux paperasses de Paris, la résistance contre l'oppression aux insurrections & à la tyrannie offensives, & leur proclamation d'indépendance au pouvoir de la Convention.

Ces villes avaient eu la sagesse de s'avancer avec mesure, jusqu'au moment où leur accord serait consolidé & plus général. Elles s'étaient gardées de lever tout de suite l'etendart de la royauté, de peur de rallier les républicains & les Maratistes, & afin d'arriver à la restauration politique par la restauration de l'ordre. Déjà ce plan s'exécutait avec succès : déjà 18,000 royalistes étaient armés dans Lyon, déjà Marseille leur envoyait des secours ; mais l'inaction totale de l'armée piémontaise-autrichienne a laissé le champ libre à une partie de celle de *Kellermann*. Ces forces inutiles en Savoye, puisque les alliés ne passaient point les Alpes, ont été dirigées contre Lyon, une autre division à coupé le passage aux Marseillois, & cette diversion si importante, dont les conséquences eussent arraché tout le Midi à la Convention, est à la veille de s'évanouir.

On apperçoit que le contre-coup de cet événement prochain, portera sur les royalistes de la Vendée. Une fois délivrée des autres soulèvemens intérieurs, la Convention réunira toutes ses forces contre la Loire inférieure. Si malgré des avantages éclatans & long-temps soutenus, l'armée royaliste n'a pu encore s'étendre qu'un moment sur la rive droite du fleuve ; si les villes prises ont été évacuées ; si aucun port n'a été occupé ; si l'accession d'aucune ville importante, d'aucuns des départemens environnans n'a suivi plusieurs victoires ; si leur fruit jusqu'à ce jour s'est réduit à la conservation du terrein disputé, ces résultats ne décèlent-ils pas un balancement de forces, une situation encore précaire, & l'incertitude de l'opinion sur les progrès ultérieurs des royalistes ?

Il eſt aiſé de prévoir que cet équilibre momentané ſera bientôt renverſé, ſoit en faveur de la monarchie, ſi le ſoulèment des villes du Midi & d'une partie des départemens réſiſte aux dangers qui le menacent, & ſe concerte avec celui de la Loire inférieure ; ſoit en faveur de la Convention, ſi la guerre extérieure ne change pas de caractère, & ſi perdant l'eſpoir d'être promptement & très-promptement ſecourus, les inſurgens du Midi, de la Normandie, de la Bretagne, & ceux qui n'oſent encore ſe montrer, ſont ſubjugués par les uſurpateurs, ou forcés de capituler par accommodement.

Qu'on évalue comme on le voudra les chances reſpectives, l'un ou l'autre de ces événemens précédera l'hiver. Que les Jacobins triomphent ils obtiendront la même force qu'eurent les Républicains l'année dernière ; leurs caprices & leurs fureurs jouiront du même aſcendant, la guerre étrangère verra baiſſer le ſien, une dernière évolution d'anarchie affermira le règne du *Sans-culottiſme*, & je doute qu'alors la perte de ſix places ſur la frontière contribue à le détrôner.

SECTION VII.

Concluſions. Moyens auxiliaires de la guerre. Erreurs des Français de l'intérieur ſur les motifs de celle ci. Erreur au dehors ſur la diſpoſition générale des eſprits dans la royaume.

En ouvrant l'hiſtoire de toutes les guerres produites par des grandes ſecouſſes d'opinion, on voit celle ci réſiſter aux victoires même, toutes les fois que les vainqueurs négligèrent de les maîtriſer en la dirigeant. Les défaites des Huſſites, des Luthériens & des Calviniſtes ne détruiſirent pas le Proteſtantiſme. Un écrivain contemporain a ingénieuſement obſervé que jamais Général ne recruta parmi des auteurs ;

mais que ſouvent les auteurs recrutent parmi les ſoldats. Toutes les révolutions offrent un mélange d'enthouſiaſme de méchanceté & de faibleſſe. L'art de les combattre conſiſte donc à ſubjuguer la méchanceté, & déſenchanter l'enthouſiaſme, & à fournir un égide à la faibleſſe. Ainſi, lorſqu'une doctrine nouvelle a envahi les eſprits, il faut bien ſe garder de lui oppoſer la force ſeule ; car jamais des canons ne tuèrent des ſentimens : ils peuvent tuer les fourbes, les fripons, les brigands qui entraînent la foule à des opinions malfaiſantes, mais le ſur moyen de leur reſter inférieur ou de les reſſuſciter, ſerait d'une part, de les laiſſer impunis, & de l'autre de vouloir immoler avec eux la totalité abſolue des opinions qu'ils ont perverties, qui leur ſurviveraient, & dont la répreſſion inſtantanée ruinerait, par le principe, la domination morale ſans laquelle il eſt impoſſible aujourd'hui de gouverner les hommes.

Il faut donc abandonner aux Gaſcons de la politique, l'idée que la force ſeule réuſſirait à ſoumettre le Royaume. La ſoumiſſion poſſible, celle qu'on doit invoquer, celle qui en écraſant les baſes d'une féroce anarchie, préviendrait de nouvelles révolutions, ne reſultera jamais que de la *force* & de la *perſuaſion* réunies.

Sans leurs concours, la guerre ſuffira à tourmenter la France & ne la réduira point ; elle ſuffira à épuiſer les reſſources de la Convention, & lui conſervera les moyens d'en reproduire : ſi elle opère un déchirement dans l'intérieur, il n'aboutira qu'à des ſubdiviſions de la république, où le commerce, les créanciers de la France, l'équilibre politique de l'Europe trouveront leur tombeau, & dont l'iſolation offrant une proie facile à leurs voiſins, nous prépare cinquante ans de guerres & d'impôts.

Chacun découvre que la force peut devenir un premier moyen de perſuaſion, pourvu qu'elle ébranle les eſprits ſans intervalle, qu'elle domine ſur les eſpérances, que par la célérité de ſon action elle

ne laiſſe ni refroidir la crainte, ni chanceler le repentir. C'eſt aux Conſeils & aux Généraux à déterminer d'après cela, la nature des opérations militaires; il ſerait impertinent d'ajouter un mot de plus pour preſſer une vérité qui ne peut avoir échappé à leur pénétration.

Mais le plus grand obſtacle à cet empire de la force, comme reſſort de l'opinion, c'eſt l'ignorance de ſon but. Or, les deſſeins des Puiſſances étant un myſtère, ſes ennemis, je le redis pour la ſeconde fois, puiſent dans ce ſilence comme à une ſource intariſſable de réſiſtances. Il leur ſert à féconder les préjugés, à ſoutenir les erreurs populaires, à motiver l'égarement public, à balancer avec ſuccès la terreur des armes alliées, par la terreur des ſuites qu'entraîneraient leurs progrès dans le royaume.

Non-ſeulement ces preſtiges en impoſent au peuple & aux armées, ils influent de plus, & très-fortement ſur la pluralité des partiſans du régime monarchique, tous attachés à l'intégralité du royaume, & dont le plus grand nombre ne veut pas plus de maîtres abſolus que de maîtres étrangers.

Quelles que ſoient les vues des Puiſſances ſur la France, perſonne de ſenſé n'accréditera ce bruit abſurde de démembrement indéfini, dont l'exécution prolongerait la guerre pluſieurs années, & les conſéquences en feraient naître de nouvelles. Il eſt trop calomnieux de confondre avec un envahiſſement ſyſtématique, quelques conquêtes inévitables dans les chances des combats, indemnités de dépenſes énormes, plutôt utiles comme sûretés que comme objets d'agrandiſſemens, & qu'un traité définitif ratifie ou limite ſuivant les circonſtances.

Mais ſi les hommes réfléchiſſant repouſſent ces défiances exagérées, elles s'emparent du vulgaire. Les chefs de la révolution préſentent aux Français l'image de la Pologne, ils leur préſagent une ſemblable deſtinée, ces inductions forcées sèment l'inquiétude dans les Etats neutres & ſécondaires, elles

donnent aux Royaliſtes de l'intérieur l'apparence de citoyens infidèles, armés contre l'indépendance de leur patrie.

A ce premier obſtacle aux converſions, s'en joint un ſecond non moins conſidérable, & qui dérive de la même cauſe. C'eſt une opinion univerſelle dans le Royaume, & trop de diſcours violens l'ont accréditée, que les Puiſſances ne ſont liguées que pour l'intérêt du deſpotiſme, qu'après avoir opéré par les armes une contre-révolution abſolue, elles la maintiendraient par des gibets, & qu'elles replongeraient dans le malheur de la ſervitude une nation déjà punie d'avoir méconnu la véritable liberté.

Comment le peuple, les ſoldats, la nation entière réſiſteraient-ils à ces préventions, tant qu'ils demeurent entre de faux *amis* qui perpétuent leur crédulité, & des ennemis qui dédaignaient de les détromper? Et l'on s'indigne de la durée de l'égarement public! & l'on ſe perd à expliquer une réſiſtance dont on fournit ſoi-même l'aliment!

Ah! lorſqu'on prétend à conduire les hommes, il faut prendre la peine d'étudier le cœur humain, de diriger ſes penchans & d'éclairer ſes déterminations.

S'il m'était permis de pénétrer dans les cabinets où s'agite la deſtinée de l'Europe, je les trouverais peut-être trop peu confians dans les effets d'une manifeſtation publique, qui apprendrait à la nation françaiſe & à toutes les nations, les raiſons qui font de la guerre actuelle une véritable guerre ſociale.

On a trop ſouvent & trop follement répété que c'était ici la cauſe des Rois : ce propos d'anti-chambre a paſſé de la bouche des courtiſans dans celle des anarchiſtes ; il n'eſt pas beſoin de demander à ces derniers s'il leur convenait ou non de populariſer leurs intérêts, en les faiſant regarder comme communs à tous les peuples, & comme en oppoſition avec ceux des Souverains.

Je

Je le prononce hautement, s'il en était ainſi, la révolution ſerait indeſtructible ; mais elle périra, car elle eſt un attentat ſur les peuples encore plus que ſur les gouvernemens, car elle eſt conjurée contre les droits des nations, beaucoup plus qu'en faveur des droits de l'homme.

Or, cette belle vérité, pourquoi les Puiſſances ne la mettraient-elles pas en évidence, en expoſant aux Français que leur ſalut inſéparable de celui de l'Europe, fait de la guerre une néceſſité ?

Que le droit inconteſtable de toute nation indépendante, celui de réformer ſes loix, droit qu'aucun gouvernement ne diſputait aux Français, ne peut s'étendre à des offenſes aux droits de tous les peuples, ni à légaliſer le meurtre & la rapine.

Que nulle ſociété politique ne ſaurait tolérer à côté d'elle un pouvoir *révolutionnaire* qui fait des loix aujourd'hui pour les renverſer demain, qui ſubvertit le principe de toutes conventions entre les hommes, qui promet de livrer au-dehors, comme il l'exécute en France, les fortunes à ſes ſpoliateurs & les vies à ſes aſſaſſins.

Que nul Etat, nul Suverain, nul Peuple, n'a la prorogative d'attaquer par ſes inſtitutions l'ordre néceſſaire de la ſociété & la juſtice univerſelle.

Qu'une loi générale commande à toutes les nations ; que toutes ont des droits, des intérêts & des liens communs ; que tout ſe correſpondent par le beſoin d'une ſûreté & d'un crédit mutuels ; que toutes ſe garantiſent l'inviolabilité des perſonnes & des propriétés.

Que la plus ſacrée de ces propriétés eſt celle d'un gouvernement ſtable & juſte ; que les Magiſtratures ſouveraines exiſtent pour maintenir la chaîne ſociale, & que le premier qui la rompt rentre dans l'état ſouvage.

Que les tyrans de la France ayant conduit à ce point de dégradation le pays qu'il ſe ventaient

de régénérer, ils l'ont exclu de la loi des nations & de l'ordre civil.

Qu'ils ont déclaré la guerre à tous les propriétaires, en noyant dans le sang le droit de possession rendu sacré par le consentement de tous les peuples, en soldent les crimes de leurs complices aux dépens des gens de bien, en tarissant toutes les sources de subsistance & de richesse, en frappant à la fois le commerce & les colonies, les ports & les ateliers, l'industrie & l'agriculture, tout échange de productions entre la France & l'étranger.

Que leur communication civile & commerciale est rompue par ces créations interminables d'assignats forcés, alimens de dépenses fabuleuses, signes trompeurs de valeurs imaginaires, engagés sur des hypothéques incertaines, contestées & inlégitimes.

Que le décri inévitable de cette monnoie d'opinion, le dol qu'elle facilité envers les créanciers de la France, le bouleversement qu'elle introduirait dans le commerce & dans les fortunes, ont impérieusement dicté sa proscription hors du royaume.

Que tout état parvenu à ce comble du désordre, & asservi à l'anarchie sanglante qui le perpétue, n'appartient plus à la société générale : ne subsistant plus que pour sa ruine & pour celle des autres peuples, il se place dans la nécessité de tout détruire ou de périr.

Que les puissances coalisées doivent prévenir l'un & l'autre de ces catastrophes, sauver la France des fureurs des ses anarchistes, ou sauver l'Europe du naufrage de la France.

La protection des familles, du repos public & des fortunes, voilà le but & le devoir du Gouvernement, ce principe inaltérable a dû les rallier tous. Il sont armés pour la sauvegarde de toutes les conditions, pour conserver au peuple ses au-

tels, aux loix leur empire, aux droits des gens sa consécration, à la morale publique son autorité.

Qu'ils ont réuni leur forces pour ramener la France aux liens d'ordre, de subordination & de sûreté, dont une faction effénée lui a ravi les avantages, & qu'elles poseront les armes lorsque, délivrée de la tyrannie du crime, cette nation malheureuse sera revenue à un Gouvernement qui promette le retour & la stabilité de la paix publique.

Peut être un langage analogue auroit-il accès sur cette majorité, qui en déteſtant le préſent, ne salarme pas moins de l'avenir, ne voit dans la guerre qu'un instrument coactif de ses volontés, & réſiſte par ignorance bien plus encore que par fureur.

Deux erreurs se sont succédées; & l'une & l'autre également dangereuses. La même impétuosité de jugement qui faisait voir des révolutionnaires incorrigibles dans tous ceux qui participèrent à quelque-unes des opinions du temps, précipite aujourd'hui beaucoup d'esprits dans la fausse idée, qu'excepté les républicains enragés, tout le Royaume désabusé aspire à revenir au point précis d'où il était parti.

Qu'on ne s'y trompe pas; l'esprit de la révolution lui succederait comme il l'avoit précédée; il a filtré même les cerveaux des opprimés. Les Jacobins sont en horreur; on invoque un Gouvernement qui les anéantisse; l'anarchie fatigue & épouvante; mais des intérêts nouveaux ont été développés par ses viciſſitudes. Il est fort aisé de dire au revers d'une brochure, que ces intérêts particuliers faisant seuls la force de la révolution, elle sera détruite & l'Etat sauvé au moment où on les aura tous sacrifiés. Les factieux ont préparé leur perte en raisonnant de même. Et de quoi

donc se compose l'intérêt général si ce n'est de l'harmonie des intérêts particuliers ? A quelles résistances ne devez-vous pas vous attendre, si vous fondez un nouvel ordre quel qu'il soit, sur les regrets & le désespoir ?

Ce n'est pas le tout d'opérer une contro-révolution qu'il faudra maintenir. Or, pour la faire & pour la consolider, il faut ou la force qu'on n'a pas, ou la persuasion qui serait insuffisante, ou l'accord de l'une ou de l'autre.

Il fut un moment peut-être, l'année dernière, où l'épouvante aurait abattu le principe même des resistances, & applani les difficultés de l'avenir. Ce moment s'est évanoui. Aujourd'hui la désolation du Royaume a enfin coupé la révolution en quatre ou cinq partis distinctes ; si toute alliance, toute composition, tout ménagement est devenu impossible envers cette ligue sans pitié qui, depuis un an, promène son couteau sanglant sur Paris & sur la Monarchie, ne voit-on pas dans la nécessité commune où sont ses ennemis intérieurs de l'exterminer, le principe du lien qui bientôt rapprochera ces divers étendards ? Tous on ne peut en douter, chercheront la paix, la sûreté, la liberté sous l'autorité tutélaire d'un Monarque assez puissant pour protéger les loix ; mais est il aussi certain qu'ils lui abandonnent la prérogative de les enfreindre ? L'est il que du sommet d'infamie où la révolution est aujourd'hui montée, ils entendent, ils puissent la faire subitement redescendre au dernier échelon ? Un pareil saut est-il dans la nature dans les conjonctures, dans les opinions du jours ?

Quoiqu'il en soit, il est facile d'entrevoir que, si elle renverse les Rupublicains, cette coalition monarchique fera la loi, qu'elle la fera irrésisti-

blement, & que ſes propoſitions politiques ſeront l'expreſſion d'un arbitrage, d'un traité circonſtanciel entre la Couronne & les différens partis qui l'auront replacée ſur la tête des BOURBONS ?

Que ce dénouement ſatisfaſſe tous les vœux, qu'il arrange tous les syſtêmes, qu'il ſe concilie avec tous les intérêts, qu'il promette enfin à la Monarchie une deſtinée exempte de troubles & de factions, il n'eſt pas permis de l'eſpérer ; mais les hommes paſſionnés ne voyent jamais que deux poſitions poſſibles ; le pire ou le parfait : depuis long temps nous ſommes condamnés à aller du pire au moins mauvais.

L'établiſſement de l'ordre à avenir doit porter ſur la connoiſſance exacte des diſpoſitions générales. Quand on le prend trop haut ou trop bas, on paye cher les biens que l'on eſpère & que l'on n'obtient pas. Il eſt moins dangereux de prévoir les difficultés que de les nier, car toute mépriſe ſur leur exiſtances donneraît de fauſes baſes au projet les mieux combinés, & n'en ſeraient que le moyen de nouvelles cataſtrophes.

Deux Souverains deſpotiques planent ſur nos volontés, la néceſſité & le cours impérieux des choſes. Tandis que le vulgaire combine puérilement ce *que l'on doit faire*, la raiſon & l'expérience obſerve ce *qu'on peut faire*. Il eſt abſurde de parler ſans ceſſe de *principes*, là où il ne ſe trouve que des circonſtances ; la ſageſſe, le talent, le patriotiſme tâchent de profiter de celles-ci, & d'en fléchir les directions au lieu de leur réſiſter de front. Tel fut l'art d'*Henri IV* & de ſon Miniſtre ; on n'a pas à rougir de marcher ſur les pas de ces deux modèles.

Si des eſprits dominateurs pour qui la méditation eſt un ſupplice, & la meſure une trahiſon, s'en

prenaient de mes idées à mes inclination *secrettes* pour la liberté, je leur repondrais que, né sous son empire & nourri de ses leçons, elle m'en a donné une dont j'étais profondément pénétré long temps avant l'année 1789. C'est que la France serait incapable de supporter la liberté politique, avant trente ans d'éducation préliminaire.

On se persuade, je pense, que la révolution ne m'a pas désabusé, & comme elle nous révèle que les peuples corrompus sont mille fois pires que les tyrans, je graverai sur l'affreux monument de ses fureurs, une instruction, qui depuis quinze ans dirigea ma pensée, & qu'un Poëte anglais nous retrace en deux vers :

For formes of governement let fools contest,
Whatever is best administred, is best (1).

(1) Laissez les fous disputer sur les formes de Gouvernement, celui qui est le mieux administré est le meilleur.

F I N.

Nous avons réduit à trois cent douze mille hommes les forces militaires en exercice que la Convention oppose à ses ennemis. En voici la distribution approximative d'après des renseignemens exacts ; chaque article est porté au plus haut

Armée du nord.	30,000 hom.
Camp de la Magdelaine. . .	12,000
Camp de Cassel.	12,000
Garnison des différentes places de la Flandres.	30,000
Sous Givet & Sedan. . . .	18,000
Armée de la Moselle. . . .	30,000
	132,000

Ci-contre	132,000
Garniſons de la Meuſe & de la Lorrainne.	25,000
Armée de Beauharnais. . . .	50,000
Garniſons d'Alſace & de Franche Comté.	15,000
Camp ſur Huningue.	16,000
Armée des Alpes & du Var. .	60,000
Armées du Rouſſillon. . . .	18,000
Armée de Bayonne.	12,000
Armée de la Vendée. . .	pour mémoire.
Armée d'Evreux.	4,000
	312,000

Ces forces ont à combattre.

Armée combinée d'Oſtende à la Sarre, Impériaux, Anglais, Hollandais, Hanovriens, Pruſſiens, Heſſois, troupes des Cercles.	155,000 hom.
Armée combinée ſur le Rhin, Pruſſiens, Impéreaux, Saxons, Heſſois, troupes des Cercles. . . .	106,000
Armée de l'Autriche antérieure.	16,000
Armée Piémontaiſe & Autrichine.	70,000
Armée Eſpagnole de la Biscaye.	28,000
Armée, dite de Catalogne.	35,000
Armée royaliſte du Poitou.	inconue.
	410,000

TABLE

Des Sections contenus dans cet Ouvrage.

SECTION I. *Progrès successif & génération de la révolution républicaine.* page. 4

SECTION II. *Véritable nature de la révolution depuis* 1792, *& de son but définitif,* 17

SECTION III. *Divisions des républicains ; comment elles ont servi aux effets qu'on vient de décrire.* 23

SECTION IV. *Vues des républicains dans la guerre actuelle, ses rapports avec la révolution, causes de résistance.* 29

SECTION V. *Autre causes de résistance, tirées de l'esprit de la révolution* 39

SECTION VI. *Etat comparatifs de la France au printemps dernier, & au moment actuel. Vicissitudes de son anarchie.* 48

SECTION VII. *Conclusion. Moyens auxiliaires de la guerre. Erreurs des Français de l'intérieur sur les motifs de celle-ci. Erreur au-dehors sur la dispositions générale des esprits dans le Royaume.* 55

Fin de la Table.